



# ÇA COULE DE SOURCES



*Dictionnaire fluide et affectueux  
du Haut-Beaujolais de l'eau.*

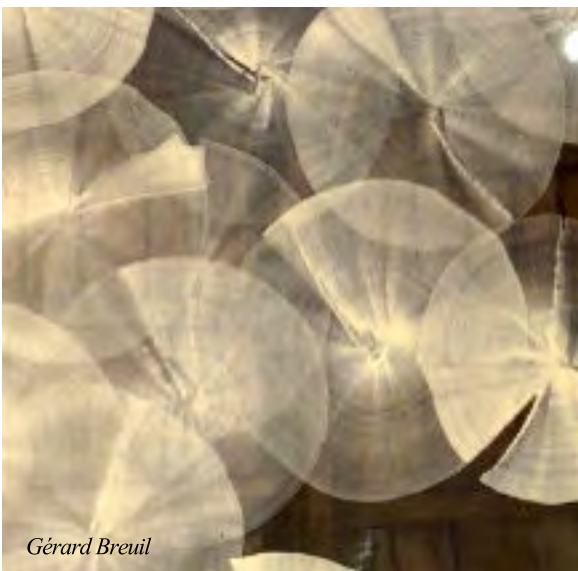
**JEAN-YVES LOUDE**



Geneviève Garcia-Gallo



Hubert Munier



Gérard Breuil



Numa Droz

# Le Centre Culturel Associatif Beaujolais

et les Mairies de

**Beaujeu**

**Jullié**

**Monsols**

**Poule-les-Écharmeaux**

**Propières**

**Saint-Bonnet-des-Bruyères**

présentent

## ÇA COULE DE SOURCES

*Dictionnaire fluide et affectueux  
du Haut-Beaujolais de l'Eau.*

Au cours du mois de juin 2018, une « Caravane de l'Eau » parcourt six communes du Haut-Beaujolais.

À son bord, un musicien, Bruno-Michel Abati, un cinéaste, Philippe Prudent, un écrivain, Jean-Yves Loude, partagent une résidence nomade. Ensemble, ils mènent une enquête sur les mémoires de l'eau dans cette partie superbe et discrète du Beaujolais. Bruno-Michel Abati composera une « Suite musicale » pour guitare. Philippe Prudent, réalisera un film de 52 minutes, « Retour aux sources ». Jean-Yves Loude rédigera un dictionnaire subjectif, « Ça coule de Source », irrigué par les paroles d'habitants rencontrés au bord d'étangs, de serves, de bachasses, de ruisseaux, de zones humides, de tourbières ; inspiré par le souvenir de fées anciennes et par les œuvres pérennes d'artistes contemporains : Vilma Alberola, Gérard Breuil, Geneviève Garcia-Gallo, Nêmo, Bruno Rosier.

Une aventure créatrice destinée à faire rayonner le Haut-Beaujolais loin, très loin de ses sources.



# ÇA COULE DE SOURCES



*Dictionnaire fluide et affectueux  
du Haut-Beaujolais de l'eau.*

**JEAN-YVES LOUDE**

*Graphisme / mise en page : Matthieu Brunel*

*Couverture : « la fontaine du château Saint-Jean à Beaujeu ».  
Toutes les photos sont de Jean-Yves Loude, sauf celles mentionnées.*

*Création des logos « ça coule de source » : Némó*



*Juin 2019*



# Édito - juin 2018

## *Le CCAB organise une résidence artistique itinérante dans le cadre de son Festival*

Tout le monde connaît le Beaujolais pour son vin. Mais c'est... Son eau que le Centre Culturel Associatif Beaujolais a décidé de mettre en valeur. Présente partout, l'eau a façonné paysages, histoire, économie, traditions et culture du Haut-Beaujolais, région traversée par la ligne de partage des eaux entre Atlantique et Méditerranée.

Événement culturel transversal et audacieux reconnu pour sa valorisation de l'eau, « Ça coule de Source » est l'une des géo-initiatives de l'UNESCO Global Geopark du Beaujolais. Il s'est construit en collaboration avec les habitants du Haut-Beaujolais, dans les communes de Beaujeu, Poule-les-Écharmeaux, Propières, Monsols, Saint-Bonnet-des-Bruyères et Jullié.

Mettant en œuvre sa connaissance du terrain, de ses habitants et des structures associatives, le CCAB, centre culturel itinérant, a proposé, conduit, organisé cet événement « aqua-culturel » qui va du collectage de mémoire des patrimoines humain et matériel à des œuvres artistiques. Mais « Ça coule de source » est, aussi un moyen de sensibiliser les habitants du Haut-Beaujolais à leur patrimoine naturel, de fédérer les publics divers autour d'un même projet et ainsi insuffler une sorte de « circulation culturelle » entre chaque commune, de « laisser une trace » - création d'œuvres d'art, livre, réalisation d'un film, œuvre musicale, jeu... - autant d'éléments qui renforcent l'attrait touristique du Haut-Beaujolais.

En juin 2018, la Caravane de l'eau, résidence artistique itinérante composée de l'écrivain-ethnologue Jean-Yves Loude, du cinéaste-documentariste Philippe Prudent et du guitariste-compositeur Bruno Michel Abati a fait une escale de deux jours dans chacune des six communes avec, au programme, des animations, des rencontres, des spectacles, des conférences... et bien entendu une moyenne de cinq rendez-vous par jour afin de filmer, enregistrer et écrire les témoignages dans les lieux idoines.

Enfin, tous les deux jours, l'inauguration des œuvres d'art pérennes, créées par les plasticiens Vilma Alberola à Beaujeu, Bruno Rosier à Poule - Les Echarmeaux, Hervé Brisot, à Propières, Numa Droz à Saint-Bonnet-des-Bruyères, Geneviève Garcia-Gallo à Monsols, et Némio à Jullié.

En 2019, restitution sous forme d'un spectacle réunissant les œuvres littéraires, musicales et audiovisuelles lors d'une étape du Festival en Beaujolais - Continents et Cultures, sur une des communes concernée.

Ce projet aura donc duré deux ans et fut construit avec des artistes, élus, enfants, enseignants, habitants, entreprises, associations et techniciens. Tout en étant le prélude à d'autres événements culturels participatifs, il est conçu comme une agora moderne. Un lieu d'échange où passé et présent se côtoient pour élaborer des pistes d'avenir. Surtout, et ce fut le vœu de Jean-Yves, il est impératif de ne pas terminer cette recherche tel le cycle de l'eau qui doit être sans fin. Alors, rendez vous sur la page internet - crée à cette occasion - de notre site pour lire les nouveaux apports et retrouver images, films, sons, témoignages, musique etc. [Disponible ici.](#)

Jean-Yves Loude, à l'initiative de cette aventure, nous livre aujourd'hui son « *dictionnaire fluide et affectueux du Haut-Beaujolais de l'eau* », en témoignage de ce bien si précieux et des personnes qui en portent l'histoire. C'est aussi un nouvel opus oh ! Combien attendu ! Et autant être clair comme de l'eau de roche, cher lecteur, voilà une aventure humaine et artistique entre le CCAB et notre écrivain-voyageur commencée il y a longtemps, et qui, comme le goût toujours renouvelé de l'eau à sa source, nous laisse de plus en plus assoiffés et ivres, heureux sans modération des mots de l'eau de Loude !!!

*Philippe Chambon*



## ÇA COULE DE SOURCES

### *À la source du projet...*

Je suis un écrivain voyageur. Cette année-là, 2018, je ne pensais pas repartir pour une nouvelle expédition. Fin des courses. Mon désir : passer l'été sur la colline beaujolaise de mes ancêtres, dans la petite maison de vignes, à contempler la plaine de Bresse, pareille à une mer, et parfois le pic étincelant du Mont Blanc. Et regarder, verre bien en main, le défilé des dix crus du Beaujolais, orchestré par le Mont de Brouilly.

C'était sans compter sur l'ami cinéaste, croisé un jour dans l'île Karabane, Casamance, Sénégal. Philippe Prudent, le réalisateur d'une série féconde sur l'eau dans le monde. Espoirs et survie. Il avait négligé la France, m'écrivait-il. Il envisageait un dernier documentaire. Justement, dans mon territoire d'enfance. Il voulait profiter de mon retour au pays. Il m'adressait une prière et un défi. Il voulait aller aux sources de l'eau, en Beaujolais. Pas celui du vin. Mais le Beaujolais de l'eau : le Haut-Beaujolais. Il me demandait d'assumer les repérages de cet ultime film tandis qu'il achevait un tournage sur la mise hors d'eau, sous digue, d'une ville du Congo Brazzaville. Il voulait que je parte du château des sires de Beaujeu et que je me dirige vers le château d'eau du Mont Saint-Rigaud. Pour témoigner d'un écosystème. Faire la captation d'une mémoire d'eau. Il n'avait encore jamais adopté une pareille démarche, ailleurs. Il souhaitait que je tienne compte de mon ancrage ancestral, de mon attachement à cette branche de mon identité. Le scénario pouvait partir de la boutique de mes ancêtres sabotiers, sise devant l'église saint Nicolas : « une église sortie des eaux, n'est-ce pas, fondée sur le mythe d'un corps noyé et retrouvé ? À toi de jouer ». Signé Philippe.

Ce fut pour moi l'occasion soudaine d'exhumer une petite chemise contenant les notes dactylographiées d'une tante depuis longtemps disparue. Mon ancêtre patriarche, la figure autoritaire du clan, s'appelait Botton Jésus, pieux à l'excès. Il pratiquait l'amour du prochain à coups de trique, surtout pour faire entrer bon sens, humilité et économie dans la tête de ses enfants. Il était cordonnier. Naturellement. Parce que Beaujeu comptait des tanneries, collées à sa rivière, l'Ardières : le cuir y était denrée courante pour des ateliers adjacents. Cette ville avait été

florissante. Son histoire à l'origine liée au pouvoir de France. Elle avait été plus tard pionnière en matière d'énergie hydraulique, de production d'électricité. Ça n'avait duré qu'un temps. Son nom résonnait pourtant encore dans les médias du monde entier au moment du Beaujolais nouveau, lancé dans ses rues à minuit le 19 novembre de chaque année. Mais c'était un feu d'artifice qui cachait son déclin et son hémorragie démographique. La déprise. Elle avait raté le virage industriel. Et dire que maintenant, on n'avait que ce mot à la bouche : énergie propre, énergie hydraulique. Alternative louable, souhaitable. Source de progrès. Alors quel avenir pour les bourgs ruraux amaigris, légèrement décalés par rapport aux grands axes ? Que leur restait-il ? Inventer ou mourir ? Sans doute devaient-ils, résolument, compter sur leur propre beauté. Faire acte de fierté. Vanter un environnement paisible, loin des nuisances sonores. Se montrer. Miser sur la culture, à tout prix. Attirer. Beau sujet d'enquête.

Philippe, tu as gagné.

Tu m'as poussé à rechercher la boutique de mes aïeux, un magasin de grolles, de chaussures, affecté à présent aux activités vétérinaires, à deux coudées de l'église au chœur classé et aux fondations plongées dans un mythe tenace lié à l'eau. Point d'élancement. Comme convenu, le film reliera Beaujeu, Poulelles-Écharmeaux, Propières, Saint-Bonnet-des-Bruyères, Monsols et Jullié, six communes de montagnes et de ruisseaux, de tourbes et de forêts, de viaducs et de trains fantômes, de scieries et moulins, de chemins sous bois et de sources sacrées, d'étangs et de zones humides, de hêtres et de fées, de douceurs vallonnées et de furies d'orages... C'est drôle : au Beaujolais de vigne, les meilleurs crus. Au Haut-Beaujolais de l'eau, les crues. Jeu de mots facile, je l'admets. Je te préviens : mes repérages joueront avec les mots. Ils prendront la forme d'un dictionnaire. « Dictionnaire amoureux », comme il est commun, aujourd'hui, de définir un ouvrage à entrées sensibles, nourries par la parole des habitants et le flux de la mémoire, destinées au rayonnement d'une région, le plus loin possible de ses sources. Afin que ses propres habitants ne soient plus les seuls à être conscients et persuadés de sa séduction.

À la suite de ces pages, Philippe, à toi de tourner !



*Peintures de Numa Droz*







# BEAUJEU



*Ça coule de sources*



# *Ardières*

---



Selon Rogers Desplaces, président de l'AAPPMA-Beaujeu (Association Agréée pour la Pêche et la Protection du Milieu Aquatique), l'évolution des eaux de l'Ardières coule dans le bon sens. Le couvert végétal, sur une majeure partie de son parcours, lui assure un ombrage capital pour maintenir la fraîcheur de ses eaux.

La fin des rejets d'une industrie polluante, fortement implantée jadis en amont de Beaujeu et tout au long de la commune, contribue à une incontestable diminution de la pollution. Les papeteries et tanneries ont fermé. L'écuvage a cessé. Les vignerons ne rejettent plus les eaux usées du nettoyage des cuves. Les stations d'épuration participent à la limpidité retrouvée.

Les sondages effectués en Haute-Ardières, lors de pêches électriques, permettent de constater une fréquentation satisfaisante de truites fario, de goujons, de vairons, de lamproies, de chabots, bons indicateurs de pureté des éléments. La Haute-Ardières figure parmi les rivières de première catégorie piscicole : un parcours de haute qualité dans un cadre beau et préservé.

## *Château de Pierre-Aiguë*

---



Il n'existe plus. Mais son nom demeure. Inexpugnable. Car tout commence par lui, Pierre-Aiguë, le château de Bérard, premier seigneur de Beaujeu, propriétaire terrien et contrôleur aérien de la vallée de l'Ardières qu'empruntait, au X<sup>e</sup> siècle, l'axe de la Saône à Paris.

Le château, depuis le balcon de la montagne de Gonti, dominait autoritairement le défilé appelé à devenir Beaujeu. L'épouse de Bérard répondait à un prénom dur à porter de nos jours : Vandalmonde ! On sait qu'en 957, le couple fit ériger, dans l'enceinte du château, une église destinée à devenir la collégiale Notre Dame de Beaujeu. On a besoin de la force de l'imagination pour reconstruire ce qui a été rasé : presque tout. Et pourtant, le site était réputé imprenable. L'activité régnait.

Commerçants et artisans profitaient de la protection du sire de Beaujeu. Mieux, Bérard et Vandalmonde, de retour d'un pèlerinage à Rome, auraient fait

provision de reliques aptes à détourner les ferveurs nomades des pèlerins vers la collégiale de Pierre-Aiguë. L'inventaire de ces opportunes acquisitions aurait déclenché la miraculeuse jubilation de Jacques Prévert : des cheveux de la Vierge, des fragments de sa chaussure et de son vêtement, attention, pas n'importe quelle chaussure, ni un quelconque habit : ceux qu'elle portait quand elle était enceinte de Jésus. La liste comprend un fragment vestimentaire de sainte Cécile, des mèches de cheveux de sainte Marguerite, un ongle du pouce de saint Paul, un bout de tissu ayant appartenu à saint Pierre ainsi qu'un poil de sa barbe... Une offre incitative. La collégiale détenait encore ce trésor au XIII<sup>e</sup> siècle. Un chanoine en fit la comptabilité. Sur ordre de Richelieu, l'appareil défensif des sires de Beaujeu fut radicalement démantelé, après les guerres de religion. En 1611. Date fatidique. La révolution aura raison de la collégiale. Restent visibles aujourd'hui les structures de fermes anciennes reliées par l'arche d'une porte ouvrant sur la montagne de Gonti, et un cercle de terre battue qui marque l'espace vide de la citadelle



effondrée, de la vie effacée. Deux témoins racontent l'histoire : un tilleul, épais, touffu, géant, puissant, comme souvent naissent et grandissent les arbres dont les racines puisent dans l'humus d'une histoire défunte. Et une fontaine de pierres bleues qui n'en finit pas de babiller dans le silence. Ses eaux sortent d'une gueule humaine qui prolonge un corps de loutre. Une large pierre inclinée prouve qu'ici, on lavait. D'une maison voisine, sort la « châtelaine ». C'est ainsi que les gens de Beaujeu appellent Danièle Pascal. Parce qu'elle vit là-haut, dans un calme souverain. Elle dit que les chanoines, très tôt, firent construire cette fontaine indispensable et creuser les canalisations pour l'approvisionner. La « châtelaine » hésite sur l'emplacement du captage. Elle reste évasive. Là-haut, sur la montagne de Thyon, là-bas, un lieu nommé Crélis, ou Frélis. Une eau précieuse qui n'a jamais manqué de jaillir. Comprenez, on ne dévoile pas à tout vent la source d'une telle abondance.

## *Clémentine (fontaine Clémentine)*

---



Beaujeu aura entretenu des relations privilégiées avec le pouvoir royal. D'abord avec Anne de Beaujeu, fille de Louis XI et régente de France, puis avec la fille de Louis Philippe, en 1831, lors de l'installation de la fontaine qui porte le nom de la princesse Clémentine, fille du roi de France. Voici l'affaire, racontée par Marise Durhône, maire Beaujeu de 1971 à 1995, et qui la puise dans l'étude de Marius Audin : « sous le signe du Rateau ».

« En 1831, un certain monsieur Sanlaville, qui était maire de Beaujeu, voyait avec infiniment de mélancolie sa bonne ville manquer d'eau et devenir trop souvent la proie de l'épidémie. Étant un jour monté

jusqu'au Château (des sires de Beaujeu), il vit avec admiration la belle nappe pure, qui, amenée jadis de (la colline de) Thyon par les chanoines de Notre-Dame, ruisselait sur le petit plateau de Pierre-Aiguë (premier nom de l'installation des sires sur les hauteurs de Beaujeu). Aussitôt, il se mit en tête que cette eau, cette belle eau salvatrice, descendit à Beaujeu, sur la place de Pont-Guillot. Il multiplia les démarches et les diligences, et, ayant obtenu les autorisations administratives indispensables, il fit aussitôt édifier sur cette plus belle place de la ville une fontaine destinée à recueillir les eaux de Pierre-Aiguë. On ouvrit une souscription dans la ville, puis le maire, prenant son courage à deux mains, en écrivit au roi Louis Philippe, qui lui envoya cinquante louis de sa cassette. Pendant que le souverain répondait ainsi au maire de Beaujeu, indiscretement sa fille, la princesse Clémentine, regardait par-dessus son épaule : le prix de sa curiosité fut vingt-cinq louis que la princesse dut ajouter à l'obole du roi, mais ce fut à la condition que la fontaine de la place du Pont-Guillot portât son nom. Et voilà comment notre vieille fontaine qui porte si gauchement à son sommet un affreux buste de la République (selon l'auteur) doit son nom à la fille d'un roi de France ».

# *Crues*

---

« Beaujeu est venue par les eaux et partira par les eaux ». Cette phrase répétée depuis des temps anciens résonne comme une prophétie.

Beaujeu, dont le nom pourrait venir de Bellojoco, « Joli Mont », est née au pied de la haute colline de Pierre-Aiguë, où les seigneurs de Beaujeu, Bérard et Valdamonde, firent ériger en 957 leur château et une église, appelée à devenir, un siècle plus tard, la collégiale Notre-Dame de Beaujeu. Mais c'est au XI<sup>e</sup> siècle que l'église Saint Nicolas fut construite dans le val étroit et marécageux. Et cette église, puis les maisons qui rapidement l'entourèrent, selon une légende bien enracinée, sortit des eaux. D'où le premier élément de la prophétie.

Le second élément de la prophétie pourrait insinuer un avenir funeste et un préjudice des eaux, en raison des nombreuses crues à répétition qui accablèrent Beaujeu au cours de son histoire.

Certes, Beaujeu est installée dans un défilé, à l'endroit même où s'étrécissait l'axe de liaison avec Paris qui, au temps des sires de Beaujeu, ne suivait pas la Saône. Les hauteurs surplombant la ville favorisaient une surveillance de ce passage essentiel. En contrepartie, toutes les eaux du bassin versant, en provenance du massif du mont Saint-Rigaud, en amont, empruntent ce goulot d'étranglement. L'orage est donc à craindre car, alors, la rivière subit un régime torrentiel.

La ville supporte un niveau de pluie de 180/190mm jour, mais gare aux orages exceptionnels ! En 2000, le niveau passa à 120mm en un quart d'heure. L'eau se répandit dans la ville, dévala les rues, déposa des poissons dans les cours, sur les places, envahit les caves. La crue de 2000 faillit donner raison à la prophétie et emporter Beaujeu. Il y eut des causes à cette exception : la tempête de 1999 qui dévasta les forêts, fit tomber un nombre considérable d'arbres. Tous ces arbres coupés ne purent retenir l'eau qui se rua vers Beaujeu. De plus, en amont du centre ville et du quartier des tanneries, la rivière avait été couverte par une plateforme utile au stationnement des camions d'une entreprise de Travaux Publics. Malheureusement, l'ouvrage de couverture avait négligé des règles élémentaires de convivialité avec la rivière que les anciens respectaient en créant des ponts voûtés, en réduisant au maximum les obstacles à son cours parfois colérique. En 2000, les piliers et poutres de soutien de la plateforme formèrent des points de blocage tels que la rivière se répandit dans les rues avec puissance.

Désormais, ces obstacles ont été levés, la rivière a retrouvé l'air libre et Beaujeu est plus à même d'affronter la crue centennale. Des observateurs, équipés de pluviomètres, relèvent en amont, quotidiennement, le niveau des chutes d'eau de pluie. Pour donner l'alerte ou permettre d'établir des statistiques. Ce sont des amateurs dévoués et passionnés qui surveillent la pluie, fidèles à leur poste, sans relâche, comme des gardes-barrières. Aujourd'hui, avec les aménagements accomplis, bien que le risque zéro n'existe pas, une crue n'entraînerait plus autant de dégâts. La rivière, en cas de débordement, se contenterait de suivre la rue à hauteur des trottoirs.



# D



## *Douches publiques*

---

Dans les années 1950 jusqu'à la fin des années 1960, le bâtiment des douches publiques offrait le luxe de l'eau chaude à ceux qui en étaient privés. Il se situait derrière la mairie et la statue de Bachhus. C'était un événement d'aller prendre une douche. Pour les mariages ou après les foins. « Rendez-vous compte, il est allé prendre une douche ! » disaient les voisins quand ils voyaient partir un proche vers Beaujeu, avec savon et serviette.

# E



## *Écrevisses*

---



Deux espèces d'écrevisses fréquentent les eaux de l'Ardières. La première est l'écrevisse à pieds blancs ou à pattes blanches (*Austropotamobius pallipes*), considérée comme autochtone. Elle vit de préférence dans les têtes de ruisseaux. Cette espèce est aujourd'hui en danger à la suite de l'invasion de l'écrevisse américaine. Cette seconde espèce invasive se révèle une redoutable prédatrice. Elle mesure 12 à 14 cm sans compter les pinces. Elle mange la petite faune, la truitelle, les larves, et elle peut transmettre la peste des écrevisses à la population indigène particulièrement vulnérable. Il est d'ailleurs vivement conseillé de désinfecter sérieusement le matériel de pêche (bottes, balances, seaux...) avant de pêcher les écrevisses à pattes blanches si l'on a, auparavant, pêché des écrevisses californiennes. C'est pourquoi le temps de chasse de la première catégorie est très limité dans l'année, tandis que la pêche aux « américaines » est presque encouragée, avec l'espoir illusoire de les éradiquer.

# Église Saint-Nicolas

---



Une église bâtie sur l'eau. On sait qu'elle fut construite par Guichard III de Beaujeu et consacrée le 12 février 1132. Mais les circonstances de son implantation relèvent d'une légende tenace qui a un rapport direct avec l'eau.

En ces temps, les seigneurs de Beaujeu vivaient dans leur château de Pierre-Aigüe, promontoire au-dessus de la cluse marécageuse. Il y avait sur ces hauteurs, des artisans, des marchands, des maisons, la petite église de Saint-Jean et le Château. On dit qu'un jour, au cours d'une partie de chasse, poursuivant un sanglier, un des fils de Guichard III, tomba à l'eau et se noya. Éplorés, sa mère, Lucienne de Rochefort Montlhéry, et son père firent le vœu qu'à l'endroit où l'on retrouverait le corps du disparu, ils feraient construire une église. Deux versions contradictoires rapportent la suite : la première dit qu'à peine le vœu émis, le corps ressurgit à la surface de l'eau. La seconde prétend le contraire : le corps ne réapparut pas là où il semblait être tombé.

Alors, le seigneur fit écrouler un remblai au site aujourd'hui dénommé « l'Étroit Pont », en aval de la ville actuelle. Cette digue empêchait les eaux de s'échapper et participait au maintien du « lac assassin ». Quand elle rompit, les eaux s'échappèrent et on retrouva le corps à l'endroit où, aujourd'hui, se dresse l'église Saint-Nicolas.

Il fallait cependant que cette nouvelle église fût consacrée. Là encore deux versions s'affrontent. L'une, assez triviale, veut que le pape Innocent II, chassé de Rome par un usurpateur, Anaclet, passât par Beaujeu. Il se serait présenté au château de Guichard III sans prévenir, alors que celui-ci se faisait la barbe. Vexé, le seigneur des lieux exigea du pape qu'il bénisse son église. La seconde version, plus sérieuse, évoque la fuite du pape Innocent II, chassé de Rome par un groupe de cardinaux dissidents. Le souverain pontife se serait réfugié à Cluny et placé sous la protection de l'abbé Pierre le Vénérable. Guichard III était proche de Cluny et de son abbé. Il aurait fait la requête au pape de venir consacrer son église nouvelle, pour, ainsi, asseoir encore plus son pouvoir et son prestige. Le 12 février 1132 fut une journée d'éclat pour Beaujeu, honorée par la présence du pape, de cardinaux, d'évêques et de Pierre le Vénérable.

Jusqu'à ce jour, on ignore où fut enterré le fils noyé. Rien n'atteste qu'il le fût dans l'église. L'attribution du nom de Saint-Nicolas à l'église a, elle aussi, deux interprétations. Lucienne, la

mère du jeune noyé, aurait voulu mettre l'église sous la protection du saint, réputé proche des enfants. Une statue, dans l'église actuelle, le montre, flanqué des trois marmots sauvés du saloir. En fait, Pierre le Vénérable, aurait été, avant d'être responsable de Cluny, abbé d'une abbaye dédiée à Saint-Nicolas, et le choix de ce patron signifierait un geste de gratitude.

Guichard III finira ses jours à l'abbaye de Cluny. Il s'y retira une première fois, mais il dut revenir à Beaujeu mettre de l'ordre dans les affaires du domaine. Ceci fait, il repartira reprendre sa vie de reclus à Cluny, auprès de Pierre le Vénérable. L'abbé de Cluny sera le premier chrétien à oser faire traduire le Coran en latin dans le but de mieux connaître la pensée de ses ennemis pour intervenir plus efficacement en Andalousie sous domination arabe. Ce n'était pas, à proprement parler, un acte désintéressé.

## *Énergie hydraulique (pionnière en)*

---



En 1855, on découvre du plomb argentifère dans le val d'Ardières, aux Ardillats. La mine est exploitée. L'entrepreneur croyait à un gros filon. Un atelier de concassage est installé au lieu-dit Le Péroux. Un canal amène l'eau pour permettre le broyage des roches en graviers par la force hydraulique. Mais le gisement s'avère faible. L'exploitant comprenant qu'il avait investi dans cet équipement hydraulique pour un maigre résultat décida de s'en servir pour produire de l'électricité et la vendre aux communes proches. Ainsi, aux environs de 1890, la centrale du Val d'Ardières assura l'électrification des Ardillats, des Dépôts et de Beaujeu, en remplacement de l'éclairage au gaz, nocif pour les familles. L'été, on compensait le faible débit de l'eau en utilisant du charbon qui montait par le train, le tacot, pour continuer à faire tourner la turbine. Cet approvisionnement en charbon de la centrale électrique par le train favorisait le projet d'extension de la ligne de chemin de fer vers Monsols afin de désenclaver le Haut-Beaujolais. Il semblerait, avec le recul, que l'arrivée du train participât à l'exode rural.

Le déclin démographique de Beaujeu pourrait, en partie, s'expliquer par la baisse des activités économiques liées préalablement à l'énergie hydraulique primitive. Les activités proto-industrielles, tanneries, taillanderie, ne réussirent pas à devenir industries.



# *Énergie hydraulique (suite)*

## *(écologie contre écologie)*

---



Un drôle de dilemme. L'histoire de la centrale hydro-électrique de Beaujeu-Les Ardillats se prolonge jusqu'à aujourd'hui. La suite nous est donnée par Patrick Bouley, son actuel propriétaire. Je suis allé à sa rencontre, sur le site du Val d'Ardières, avec l'espoir d'entendre le récit exemplaire d'une initiative de production d'énergie propre et éminemment renouvelable, comme la société la réclame à présent. J'en suis revenu déconcerté.

Voici l'affaire.

La centrale du Val d'Ardières continua d'être exploitée jusqu'à la seconde guerre mondiale. Ensuite, elle fut nationalisée, comme toutes les centrales de ce type, et exploitée par EDF. Quand EDF la vend et qu'elle est rachetée par M. Geofffrey dans les années soixante, elle ne fonctionne déjà plus. Peu importe au nouveau propriétaire, c'est l'étang de retenue et le bief qui l'intéressent. Son objectif est de fonder une activité de pisciculture. L'acheminement de l'eau facilite l'implantation de viviers. Néanmoins, s'il démantèle les anciennes installations de production d'électricité, M. Geofffrey rétablit une petite unité moderne en aval de ses ateliers pour l'usage de l'entreprise. Quand la pisciculture ferme ses portes, la turbine s'arrête de tourner.

Fin ? Non.



Un garagiste originaire de Dijon, Patrick Bouley, amateur d'eau et de pêche, sensibilisé à l'importance écologique des centrales hydro-électriques comme moyen de production alternatif d'électricité, se met en quête d'une micro centrale à acheter et à exploiter. Premier constat : il en existe peu en France, trois mille, dont tous les barrages EDF. Des années se passent avant qu'il ne repère la petite unité du Val d'Ardières. Il l'acquiert, par passion, plus que par désir d'en vivre. Néanmoins, il réalise tous les investissements, lourds, demandés par EDF pour mettre aux normes la petite usine et obtenir un nouveau contrat d'exploitation. Il rénove le transformateur qui lui permet d'être relié au réseau haute tension et d'envoyer le courant produit. La conduite forcée, de trente mètres, passe à quarante mètres de chute. Il commence à vendre à EDF. Ce qui devrait plaire à tous ceux qui sont soucieux d'environnement. Mais rien n'est simple.

D'abord, son droit d'exploitation est limité. L'unité est interdite de fonctionnement entre le 15 juin et le 30 septembre. Pour la protection de la faune aquatique pendant l'étiage. On reproche aussi à la mini-centrale d'empêcher les poissons de remonter le cours d'eau. Patrick Bouley s'étonne. Il y avait jadis sur l'Ardières 28 barrages pour 28 km de cours. Un barrage de moulin par kilomètre. Il en reste deux. Mais on voudrait insinuer que ce sont eux, ces derniers barrages, qui seraient responsables de la diminution des poissons. Patrick Bouley dit encore : même si les poissons se plaisent dans le canal de dérivation de la rivière et s'y retrouvent en nombre, l'écluse est ouverte tout l'été et ne gêne en rien la remontée des poissons pendant plusieurs mois. Le turbinier du Val d'Ardières accumule les épreuves. Au début, dans l'enthousiasme de sa passion et de sa mission, il achète une autre centrale dans la Creuse. Même procès : la centrale empêcherait la remontée des poissons. Il effectue, avec l'aide de la collectivité locale, pour 400.000€ d'aménagements. La passe à poissons est dûment améliorée. Toutefois, malgré toutes les mises aux normes, il attend toujours le renouvellement des autorisations.

Pourquoi ce blocage incompréhensible et irritant ? Il faut savoir que, dans la production d'électricité nationale, les énergies renouvelables comptent pour 5,93% du total. Parmi celles-ci, l'hydraulique fournit 5% quand l'éolien et le photovoltaïque ne représentent que 0,93%. Patrick Bouley constate que les médias ne parlent que des deux derniers modes de production, rarement de l'hydraulique. Seconde « injustice », le kilowattheure hydraulique est payé largement moins cher que celui qui vient du soleil ou du vent. Y aurait-il des crus dans les kwh ? Des différences de nature qui justifient cette incongruité ? Il ironise.

Que se passe-t-il en France ? En Allemagne, toutes les petites minoteries reconverties produisent à présent du courant. En France, rien n'encourage cette tendance. Le Rhône, département particulièrement propice à la multiplication de centrales hydro-électriques du fait de ses vallonnements, n'en compte que deux. Et pourtant, l'eau ne s'arrête pas, elle coule la nuit, les turbines produisent 24 heures sur 24. Il semblerait qu'en France, on se plaise à monter des acteurs écologiques contre des pratiques écologiques. Pour quel profit ? La question est aussi vaste qu'essentielle. Patrick Bouley en a fait son métier. Il investit, paie des impôts, obéit aux injonctions de respect environnemental, et on lui interdit de tourner. Qui a intérêt à le pousser ainsi à la faillite, individuellement, et à priver la collectivité d'un des moyens les plus propres d'obtenir de l'électricité ? Cette contradiction devra être rapidement résolue. Notre avenir ne pouvant se passer de l'hydroélectricité.

Patrick Bouley garde, dans ce combat, l'image d'un pionnier, même si, dans sa région d'adoption, cet aventurier du futur reste un presque parfait inconnu de ses voisins.

# F

---

## *Frantz (passage Joseph Frantz)*

---

Un étroit passage mène du centre ville de Beaujeu, de la place de la Tour à un balcon sur l'Ardières. Ce tout nouveau cheminement qui donne accès aux rives de la rivière a été inauguré le 11 novembre 2014 et il est dédié à un des fils les plus prestigieux de Beaujeu, Joseph-Marie-François Frantz. Né à Beaujeu le 7 août 1890, Joseph Frantz est considéré comme un héros aviateur de la grande guerre. En effet, le sergent Frantz fut le premier pilote au monde à engager un combat aérien, le 5 octobre 1914, et à le gagner. Pour la première fois, dans l'histoire, un aéroplane en abat un autre, inaugurant ce qui allait devenir le combat aérien.

# M

---

## *Maraîchage (une expérience exemplaire)*

---

Cette rubrique est destinée aux collégiens de Beaujeu qui étudient sur un site où sont enfouis les souvenirs d'un moulin à grain et d'un lavoir de blanchisserie. Pas un simple lavoir pour le linge domestique, mais l'entreprise de madame Bousquet qui lavait les draps d'hôtel. À l'emplacement du collège, s'étendait surtout une zone de maraîchage et d'horticulture, profitant d'une terre alluviale de toute fertilité et d'une irrigation facile, à l'aide d'une dérivation sur l'Ardières et d'un bief. Cependant, l'originalité de cette activité venait de la distribution des produits de ce petit éden, entre ville et rivière : le maraîcher les vendait directement dans sa boutique attenante, ouverte sur la rue Leclerc. Le plus court des circuits courts. La fraîcheur et la qualité des fleurs, fruits et légumes conférèrent à cette boutique une réputation d'épicerie fine. Aujourd'hui, cette traçabilité formidable, du jardin aux paniers des consommateurs, fait rêver. C'est ce que nous aimerions retrouver. La construction du collège à l'emplacement du jardin a permis la diffusion du savoir en circuit court, pour les enfants de la proximité, mais a durement piétiné les platebandes et massifs d'une expérience exemplaire.

*Informateur : Vincent Lacondemine, viticulteur, fils et petit-fils de maraîchers.*

## *Papeteries*

---



L'Ardières fut un temps le trésor de Beaujeu. Elle nourrissait la population en lui donnant du travail. Son eau servait de force motrice pour faire tourner les meules des moulins à grains ou les engrenages des machines. Elle participait essentiellement à la vie des tanneries et servait de matière première pour les papeteries. Les vertus acides des eaux de l'Ardières convenaient parfaitement à l'activité papetière. Et cela, dès le XVI<sup>e</sup> siècle. La proximité de Lyon, ville d'imprimerie, renforça le rôle de Beaujeu, ville pourvoyeuse de papiers. Parmi les familles d'industriels ayant choisi Beaujeu pour implanter leurs usines, la plus prestigieuse porte le nom des Montgolfier, celui de l'inventeur du ballon à nacelle qui permit, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, à un homme de s'élever dans les airs. L'activité battait son plein au XVIII<sup>e</sup> siècle ; elle résista au déclin en se diversifiant. Certaines fabriques se spécialisèrent dans le papier pour registres de mairie, dans le papier à lettres. Une autre essaya, à l'époque moderne, le papier autocopiant. D'autres passèrent au cartonnage. Dans les années 1840, l'état de l'eau s'étant déjà dégradé, les papeteries, qui se situaient toutes en amont de Beaujeu, produisirent de la fécule.

Beaujeu profita de ses industries, papeteries, tanneries, mais dut en supporter les conséquences polluantes. On peut imaginer que même l'eau des puits de la ville était contaminée par les rejets mal contrôlés. Le papier était transporté par chars vers Lyon, d'où une concentration de bistrots entre Belleville-sur-Saône et Beaujeu, encore notable à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle. « Ça permettait aux chevaux de reprendre des forces ! » retient, goguenarde, la mémoire collective. La papeterie du Val d'Ardières, à la sortie des Dépôts, sur la route de Monsols, fut construite au XVIII<sup>e</sup> siècle par la famille Montgolfier. Elle fut la dernière à cesser ses activités de cartonnage, à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ses bâtiments ont été rasés au grand désespoir des défenseurs du patrimoine industriel.

*Informateur : Hubert Besson.*

## ***Pénitents** (pont des)*

---



Pont de pierre avec arche voûtée, enjambant l'Ardières dans un quartier autrefois nommé « Ile », car il était pris entre le cours des biefs qui alimentaient les tanneries, les minoteries et la taillanderie et celui de l'Ardières. Restauré, modernisé, le pont des Pénitents offre son parapet comme support à la première œuvre pérenne de l'opération « Ça coule de Source » (juin 2018), réalisée par l'artiste Vilma Alberola. Spécialiste des techniques de trompe l'œil et des peintures murales, Vilma Alberola a habillé le pont d'un panneau réalisé dans le style Graf<sup>®</sup> représentant un cep de la partie vignoble du Beaujolais, un garçonnet pêcheur taquinant la truite fario et une fillette repeignant en bleu la rivière Ardières.



# Plans

---



Le lieu de rendez-vous ne sera pas divulgué. L'exposition du plan demande une certaine discrétion. Un seul homme est habilité à le dérouler devant mes yeux : Georges Grenet, professeur de biologie, et aussi expert en livres anciens, détenteur passionné d'une bibliothèque idéale d'honnête homme humaniste du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a la mission d'offrir à la contemplation et à la connaissance « de ceux qui en feraient bon usage » ce plan de Beaujeu datant de 1780, de 2m30 de long et de 1m30 de large, établi sur papier fort pour le compte de monsieur Teillard Sanlaville, membre d'une famille de notables connue pour avoir donné des maires à la commune. C'est ainsi que je parcours du regard l'organisation du territoire de Beaujeu, depuis l'amont des papeteries jusqu'au quartier de la future gare, loin en aval. Ce plan est un trésor inestimable. Il ne devrait plus exister. Un tel document comporte toutes les indications qui auraient pu le mener droit au bûcher : le nom des habitants, en noir, et les rentes qu'ils étaient sommés de payer, avant la Révolution. Cet inventaire des droits seigneuriaux était la preuve d'un monde déchu, rejeté : rente au Chapitre, rente au Prince, rente à la Chapelle de Beaujeu... Il est pourtant là, déplié sur une table ancienne qui supporte sa longueur. Je suis là pour repérer les ponts et biefs, moulins et tanneries. Les emplacements des lavoirs et des puits ne sont pas indiqués. Premier enseignement : on voit parfaitement la position des papeteries, bien en amont, parce qu'elles réclament une eau pure, directement en contact avec la matière. Les tanneries s'étalent ensuite le long du bief de la Gravière, parce qu'elles rejettent une eau usée qu'en revanche les moulins à grains utilisent sans problème pour leurs besoins en force motrice, car cette eau impure « n'est pas au contact de la matière ».

Les tanneries sont légions. L'écriture est élégante : Tannerie de la veuve Rampon, Tannerie du sieur Georgeard l'aîné, Tannerie du sieur Jean-Marie Georgeard, Tannerie de Louis Gambin et Robert Robas (avec un doute sur la transcription du « b »), Tannerie du Fils Fécamp... Pas étonnant que la rue qui traverse ce quartier se nomme « rue de la Cuirallerie ». Un autre bief trace son couloir depuis la base de l'actuel pont Paradis et s'en va border l'aval de la ville avec son lot de jardins, celui du sieur Barbarin acquis auprès de la veuve Fourras, une promenade « de la blanchisserie », un grenier à sel, la grenette (le futur théâtre), des cultures, deux tanneries encore, celle du sieur Denis Rollet et l'autre du sieur Nicolas Sanlaville. Pas de maison en bord de bief, hormis celle de Claude Santailler, meunier... Ecrivez, me dit l'érudit en enroulant l'incalculable document, écrivez que ce trésor communal existe, qu'il a échappé aux flammes qui, à la Révolution, happaient plans et terriers. Acte de vandalisme, certes, mais d'exorcisme aussi, afin que plus jamais ne ressurgisse le souvenir des inégalités de l'ancien temps...

# R

## *Ruisset (hameau du)*

---



C'est le nom « ruisselant » d'une source, d'une fontaine, d'un hameau jadis fort de plusieurs maisons, situé sur les hauteurs du val d'Andilleys. Un chemin très fréquenté le traversait ; il reliait les centres de marché qu'étaient Marchampt et Beaujeu, en passant par un col de bonne pente. Une autre particularité distinguait ce hameau aujourd'hui abandonné : il était au point de jonction de trois communes : Quincié, Marchampt, Beaujeu. Dans une des maisons, le propriétaire se vantait demanger sur Beaujeu, mais de dormir sur Marchampt, de remiser son bois sur Quincié.

On dit que les femmes qui passaient par là, partant pour toute la journée au marché, mettaient du vin dans le biberon des bébés afin qu'ils dorment jusqu'à leur retour.

## Tanneries

---



Le sujet est traité dans un article bien documenté de « Histoire & Généalogie en Beaujolais », N°15, consacré à Beaujeu. Jean-Paul Léos y rappelle que « les tanneries s’installaient en bord de rivière pour des raisons évidentes de besoins importants en eau ». Toutes les phases du travail la sollicitait : le tannage, « où les peaux sont d’abord écharnées, lavées et brassées dans une cuve de dégorgeage, puis séchées sur un râtelier. Ensuite, elles sont plongées dans une fosse, mélangées et brassées avec du tan. Le tan est un produit obtenu par broyage d’écorces de chêne, châtaigner, sapin, acacia, bouleau, saule, sumac ou hêtre. Elles sont plongées de façon répétée dans des fosses pendant plusieurs mois, avec renouvellement de l’eau et ajout de tan à chaque opération, jusqu’à l’obtention d’un produit imprégné et saturé en tanin, le cuir ». Autres opérations possibles : le corroyage, le hongroyage, la mégisserie, la chamoiserie...

La ville de Beaujeu, traversée par l’Ardières, bénéficiait d’une situation particulièrement favorable pour l’implantation de tanneries, grâce à la pureté et à la qualité de son eau. Jean-Paul Léos relève, sur un document de 1860, la présence de 27 tanneries et de 5 battoirs à écorce. L’ensemble des tanneries, cette année-là, employait 88 travailleurs, plus dix batteurs. L’acidité de l’eau de l’Ardières favorisait le traitement des peaux. Les cuirs de Beaujeu étaient d’une qualité très appréciée des cordonniers. « La destination de toutes ces peaux était les grandes métropoles, Lyon, Marseille... ». Par la suite, les différents recensements montrent que le nombre des travailleurs dans ce domaine réduit comme « peau de chagrin » : 37 ouvriers tanneurs en 1836, 44 en 1856, 88 en 1860, 35 en 1886, 24 en 1911. Le déclin commence dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La dernière tannerie de Beaujeu fermera ses portes en 1956. Reprise un temps par une minoterie, elle sera détruite en 2014, avec l’aval d’une commission spéciale des bâtiments de France car elle ne présentait aucun intérêt patrimonial.



# *Tanneries (un cas de pollution)*

---

Les préoccupations écologiques de respect dû à l'environnement ne datent pas des prises de conscience récentes. L'attention portée à la pureté de l'eau et la préservation des poissons est attestée dans un procès verbal du 12 mai 1941. Ce document nous a été confié par Roger Desplaces, président de l'AAPPMA, section Beaujeu-Cercié. Il mérite d'être reproduit ici.

« Procès verbal de délit ». L'an mil neuf cent quarante et un, le douze du mois de Mai. Nous, soussigné CHANCEL Marcel, garde de la Fédération des Sociétés de Chasse et Forêts, assermenté et porteur de notre plaque, certifions que vers huit heures du matin, nous avons reçu un coup de téléphone de Mr Drouin, instituteur à Durette (Rhône), secrétaire de l'association de protection de l'Ardières... association cessionnaire du droit de pêche sur cette rivière. Il nous avertissait que la rivière Ardieres avait été empoisonnée. Nous nous sommes rendus aussitôt à Durette et nous avons fait une tournée sur les rives de l'Ardières... À partir du lieu-dit Montmay, commune de Quincié, nous avons ramassé sur une distance d'environ deux kilomètres 17kg de truites de différente grosseur, certaines atteignaient le poids d'un kilo. Ces truites étaient mortes et impropres à la consommation. À certains endroits, se trouvaient des quantités considérables de petits poissons, loches, vairons, chevesnes, ainsi que des sangsues. Il y avait notamment beaucoup de truites mortes... Mr Dubost ainsi que Mr Drouin nous ont indiqué que du 7 au 11 mai, les eaux de l'Ardières étaient tantôt rouges, tantôt noires, tantôt blanches, qu'une écume très épaisse couvrait la surface des eaux, et cela, plusieurs fois par jour...

Nous nous sommes rendus ensuite à la brigade de gendarmerie de Beaujeu pour signaler les faits à monsieur le chef de brigade et nous lui avons demandé de nous faire accompagner par un gendarme pour continuer notre enquête. En passant sur le pont proche de la gare, nous avons constaté que l'eau de la rivière avait une couleur rouge accentuée et une odeur nauséabonde. Accompagnés du gendarme, nous avons suivi l'Ardières le long de la ville de Beaujeu jusqu'à la tannerie des Établissements Clavel & Fils d'où paraissait provenir le déversement. En effet, nous avons suivi la rivière et l'avons trouvée parfaitement claire au-dessus de ladite tannerie. Plusieurs pêcheurs consultés n'avaient rien remarqué d'anormal. Nous avons pénétré dans la tannerie et, mis en présence du directeur, nous lui avons déclaré nos noms et qualités. Nous lui avons indiqué les faits que nous venions de constater. Nous lui avons demandé si l'usine possédait des bassins de décantation et où les eaux ayant servi au tannage étaient déversées. Il nous répondit que l'usine ne possédait pas de bassin de décantation, que les eaux étaient directement déversées des bacs dans le bief pour s'écouler ensuite dans la rivière, que ces déversements avaient lieu plusieurs fois par jour. Il nous déclara en outre que le bief avait été nettoyé dans le courant de la semaine, que les bassins de chaux avaient également été vidés et nettoyés. Nous lui avons précisé que nous avions trouvé une grosse quantité de poissons morts et que l'empoisonnement était total sur plusieurs kilomètres. Il nous répondit que c'était malheureux, mais qu'il préférerait payer plutôt que de fermer son usine... Nous lui avons déclaré que nous dressions un procès-verbal des faits et déclarations constatées pour « infraction à la loi du 15 avril 1829 »...

Un cas à méditer. Il semblerait que l'état actuel de notre planète soit le résultat de cent ans de comportements industriels similaires et de semblables irresponsabilités.



# *Trou de Jeanne*

---

On parle, dans le « quartier de l'Île », en amont de la place de la fontaine Clémentine, des prévisions du « Trou de Jeanne ». Il s'agit d'un creux entre deux montagnes, en forme de V majuscule, un « pubis météorologique ». La noirceur des nues, accumulée à cet endroit précis, peut annoncer une RENOPÉE, « un coup de pas bon », selon un habitant qui lui fait face. Ce fut le cas, lors de la crue de 1993. Monsieur Vouillon a assisté impuissant au déluge. Sa cave fut envahie par les eaux qui atteignirent un mètre soixante. Un panneau garde le souvenir de cette montée spectaculaire. Un de ses tonneaux vides en fut décalé. Les autres, pleins, résistèrent.



*Fontaine du château de Pierre-Aiguë*



# POULE-LES-ÉCHARMEAUX



*Ça coule de sources*

## *Appellation*

---



*Retenue d'eau du moulin de la Chavanne, près de la gare.*

Certains veulent entendre le prénom Paula et remonter à l'époque romaine pour expliquer le nom de la commune. Associer à l'origine « charme » pour les Écharmeaux, cela peut donner une belle allusion aux « charmes de Paula ». Mais de sérieux linguistes préfèrent l'origine celtique du marécage *pol-* (en breton *poul*) qui aurait donné tous les Pouilly répertoriés ainsi que notre POULE. *Pool*, en anglais, mare. Avec cette origine, nous touchons l'eau à nouveau. Ce qui semble logique compte tenu de l'abondance de l'eau ruisselante, de zones humides qui marquent le territoire de Poule-les-Écharmeaux : « Étang-les-Charmes »<sup>1</sup>.

---

1. Anne-Marie Vurpas & Claude Michel, « Noms de lieux de la Loire et du Rhône – éd. Bonneton 1997



# Azergues

---



Les préfixes *As-*, *Ans-* annoncent l'eau. Ansa- suppose un méandre. Le joli nom d'Azergues fait office de contrat de mariage entre la ruisselle Aze et le ruisseau Ergues, nés du massif Saint-Rigaud et de la fière Roche d'Ajoux. Cette rivière a été chantée par Marie Glenard, native de Chessy, professeure de musique et organiste. Son poème longe le parcours de l'eau. Un passage concerne Poule :

*« Elle essaye ses premiers pas.  
C'est un mince filet qui coule.  
Dont le glouglou s'entend tout bas.  
Mais elle prend très belle mine  
En absorbant sur son parcours  
Tous les torrents de la colline  
Tous les ruisseaux des alentours ».*

## E

---

## Étang

---

Dis, monsieur, dessine-moi un étang ! Et l'étang redessinera le paysage. À Poule-les-Écharmeaux, le souhait était relativement facile à réaliser. Paysage a toujours rimé avec marécages (même si, dit-on, ils se sont « enfoncés » au temps de la construction du tunnel ferroviaire entre Poule et Belleruche). Alors, à la fin des années 1960, on choisit un pré tout près du centre bourg. La rivière le traversait. On le fauchait. Mais, déjà, on avait le souci de l'eau. On ne sait jamais. Une réserve pourrait être bien utile pour les agriculteurs et les pompiers. Tout en se disant qu'une grande participation de l'eau (1 hectare 300) ferait merveille au cœur de l'orchestre symphonique de Poule, composé de chênes, de merisiers, de hêtres, de charmes, de sapins, d'épicéas, et renforcé par le chœur des douglas. Autrefois, les scieries modifiaient la partition de cette symphonie pastorale. Elles étaient 22. Il n'en reste qu'une seule aujourd'hui. Jadis quatre scieries bénéficiaient de la force de l'eau, de biefs, de roues. Les scieurs étaient paysans. Ils sciaient après les foin. Ils fournissaient les artisans en bois de charpente.





En 1971, la réserve d'eau commença à miroiter sous le ciel de Poule. La rivière Az l'alimentait. Elle traversait l'étang. Ce qui n'était pas idéal pour le confort des poissons. Il fut alors décidé de détourner la rivière. Un travail considérable à l'échelle de la commune. Mais, comme le pré initial disposait de sept sources, l'étang ne manquait pas de ressource. La Fédération de Pêche approuva l'idée de peupler le plan d'eau en truites, chabots, goujons, gardons, avec, en plus, deux ou trois brochets... Mais, ce droit au plaisir de lancer sa canne dans un pareil écrin de verdure n'était pas sans risque. En cas d'incendie sérieux, les pompiers avaient la priorité et pouvaient le vider. En cas de sécheresse brutale (de dérèglement climatique), les paysans pouvaient puiser et l'épuiser. Tout ça n'est jamais arrivé. Pas encore. Fort heureusement. Les cannes à pêche picorent les profondeurs du joli laquet (petit lac en occitan), les pêcheurs trônent comme des rois sur leurs tabourets pliants, les mariés se jurent fidélité en piétinant les pelouses, les marcheurs rejouent le déjeuner sur l'herbe. Et Michel Patay, le responsable de la propreté de ses eaux, soulève sa casquette en signe de fierté.

## F

---

## *Fayette(s)*

---

Ce mot « Fayette » est à rapprocher de « fayard », fau, hêtre, qui lui même dériverait de *fagetu* (*fagu-*), lieu planté de hêtres. Un grand nombre de noms de lieux provient de la présence jadis attestée de hêtres : le Faux, Le Fay, Fayol, Lafay... Mais par le mot Fayette, en Beaujolais, on désigne « les fées ».



*Fayette photographiée par Anne Fimbel.*

Curieux rapprochement.

Imaginez un chemin qui grimpe depuis Pouleles-Écharmeaux, sous un tunnel végétal, pour atteindre la zone humide qui se répand en dessous du col des Écharmeaux. Anne Fimbel, guide de pays, mène les enquêteurs, dirige leurs pas et surtout leur regard. Une guide de pays fait voir ce qui reste invisible au néophyte.

Le sentier se nomme « le chemin du lit des rivières ». L'eau profite de sa pente pour couler et chanter. Elle ruisselle. Nous sommes sous la Roche d'Ajoux, véritable château d'eau, communément désignée aussi comme « Table des fées ». Encore une connivence.

Nous évoluons dans un espace où les esprits invisibles du monde surnaturel se sentaient autrefois à leur aise. En témoigne encore le bois des Fayet, ancienne hêtraie, aujourd'hui plantée de douglas, mais dont le nom garde la mémoire de la forêt primitive.

Qu'est-ce qui rapproche donc hêtres et fées ? Sans doute, l'élégance de l'arbre et le désir de beauté des fées. Tous deux, le hêtre et la fée ont besoin d'eau et de discrétion. Le fayard réclame beaucoup d'eau pour pousser ; les fées, volontiers coquettes, aiment à se baigner, à préserver leur pureté.

Bref, la présence de l'eau, la noblesse de hêtres et la saillie de rochers sont trois éléments propices à la présence d'une communauté de fées. Il se trouve qu'au beau milieu du chemin du lit des rivières, murmure une source. C'est là, précisément, qu'Anne Fimbel s'arrête pour offrir une histoire à son auditoire. Elle dit que la légende qui va suivre a été trouvée dans un journal datant de 1906. La date est importante.

Un soir, un berger à la recherche de son troupeau en vue de le rassembler, passa près d'une source.

Ce pourrait être celle-ci, surgissant en dessous la Roche d'Ajoux, précise Anne.

L'eau qui coulait semblait adresser un message au berger. Il s'approcha. À sa grande stupeur, il surprit une réunion de petites fayettes, alignées comme des hirondelles sur un fil. Inquiet, le berger leur dit : « Mais, que faites-vous là ? Vous semblez être sur le point de partir. Vous n'allez pas nous quitter ? ». Hélas, les jeunes fées confirmèrent leur intention de départ : « Oui, nous allons partir. Nous ne reviendrons que lorsque le houx de la Montagne d'Ajoux défeuillera... » À ces mots, le berger comprit que les fées ne reviendraient pas. Le houx, plante éternellement verte, même en hiver, ne défeuille jamais. Autant dire : « Nous reviendrons quand les poules auront des dents ». On ne reverra plus jamais les fées, pensa le berger. Et de fait, elles disparurent de notre quotidien.

L'histoire est triste et jolie. Elle annonce la fin d'une époque. Généralement les fées punissaient les humains qui leur manquaient de respect, qui cherchaient à percer leur intimité, à violer leur retraite. Elles avaient alors les intempéries pour armes répressives. Elles pouvaient déclencher la pluie violente, la grêle, la tempête, des éboulis... Il ne semble pas, toutefois, dans cette légende, que les fayettes soient en colère et expriment au berger une volonté de vengeance. On dirait plutôt que le tournant du siècle, du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup>, industriel, mécanisé, polluant, tonitruant, signalait la fin de l'ère poétique des croyances enclavées et d'un rapport humble de l'Homme à la Nature. Les fées en auraient pris conscience. La partie était perdue. Les humains ne respecteraient plus leur environnement ; le mal était semé pour longtemps. Alors les fées s'éloignèrent, elles tirèrent leur révérence. Le jeune berger fut leur messenger. Si jamais il restait des êtres capables de comprendre le message...

Dans le carnet de voyage romancé d'une matelassière nomade, partie de Villefranche pour chercher fortune dans le Haut-Beaujolais, au début du XX<sup>e</sup> siècle, j'ai trouvé une description précise des fées. Une peinture hyper réaliste qui mérite d'être répétée :

« Les fayettes étaient de très belles fées qui semblaient voltiger dans leur longue robe de mousseline blanche, rose ou bleue, retenue à la taille par une large ceinture dorée, dont chaque mouvement décrit par leur corps juvénile faisait miroiter mille feux. Leurs longues robes à traîne cachaient en entier leurs jambes. En avaient-elles seulement ? En tout cas, elles restaient invisibles sous la mousseline soyeuse. Leurs robes cachaient également les bras qui semblaient être devenus des ailes. Sur leurs têtes d'anges, aux beaux cheveux ondulés qui émergeaient d'un col de mousseline et de dentelle, était posé un diadème de bijoux. Elles dansaient sur la verte pelouse et dans les allées de superbes géants des forêts (sans doute des hêtres). Toute une nuée de colombes se posaient sur leurs têtes, leurs épaules, leurs mains dont les doigts diaphanes étaient surchargés de brillants... » (La Matelassière » par Marie des Bruyères, édition d'auteur, 1986).

Cependant, dans le même petit livre précieux, on retrouve des fayettes en colère, selon le schéma classique des contes de fées. Une histoire édifiante de manque de respect. Les fées, en l'occurrence nommées « ondines », expriment leur courroux à la population d'Ouroux qui se serait montrée irrévérencieuse. Voici l'affaire qui touche encore une fois le massif de la Roche d'Ajoux et du Mont Saint-Rigaud, le château d'eau où il est normal de retrouver des ondines.

On apprend, avec cette histoire, que l'eau, descendant de la montagne d'Avenas, emporta un village tout entier, et son château seigneurial avec. Il se trouvait, en effet, près des sommets, une source appelée la Fontaine de la Vierge, mais que l'usage nommait aussi « Fontaine des fées » (le culte de la première ayant supplanté celui dévolu aux secondes). La légende veut que, là-haut, dans les bois retirés, près d'un lac (tous les éléments sont réunis), couraient, dansaient, batifolaient les jolies personnes surnaturelles. Les ondines se baignaient la nuit dans les eaux du lac. Le jour, elles profitaient des protections



*Fayette photographiée par Anne Fimbel.*



impénétrables des bois pour errer en paix. Autant les gens d'Avenas (d'en haut) les respectaient, autant ceux d'Ouroux (d'en bas) étalaient leur incrédulité. Ces derniers promirent d'en capturer quelques unes pour tirer l'affaire au clair. Une nuit, ils montèrent vers les sommets dans l'espoir de surprendre les fées. Ils n'en virent aucune car les êtres surnaturels, pudiques, savent se rendre invisibles. En revanche, les ondines décidèrent de manifester leur fureur. Les eaux du lac, où les fées se baignaient quand elles furent dérangées, se mirent à bouillir si fort que les barrages ne purent retenir la force du courant. L'eau rageuse emporta tout, demeures et gens. Le souvenir de ce cataclysme, que l'on attribuerait aujourd'hui à un dérèglement climatique, reste attaché à la vengeance d'esprits de la nature contre des humains insolents. Peut-être cela s'est-il passé à l'époque gallo-romaine ? Allez savoir !

Anne Fimbel affirme que les êtres sensibles parviennent encore à capter la présence de ces êtres indispensables à nos rêves et à notre confort intérieur. Des énergéticiennes savent reprendre contact avec elles. Mais sommes-nous assez civilisés pour mériter leurs conseils ?

## *Fayolles*

---



Rapprochement étymologique inter-communal. Source des Fayolles à Quincié-en-Beaujolais, vallée de Chêrves. Une source avec, jadis, des hêtres et des fayettes, comme son nom l'indique. Aujourd'hui le site a été aménagé à la manière du Beaujolais viticole. L'eau de cette source coule effectivement sans interruption, mais elle se déguste avec des verres à pied, gracieusement mis à la disposition des promeneurs. La clairière, une ancienne carrière, est devenue aire de détente, entourée de foudres et de tonneaux. L'un d'eux a été décoré avec un avertissement lancé à tout buveur excessif d'eau de source en Bas-Beaujolais, qu'on ramène dans une brouette : "Hé ! Ton Eugène a glissé sur un bouchon de limonade !"

## Île aux charmes



Une île est apparue sur l'étang de Poule, un beau matin de juin 2018, le mercredi 20 exactement. Les pêcheurs l'ont trouvée. Personne n'a su expliquer ce prodige. C'était une petite île hérissée de mousses et de quelques joncs, de la taille d'une bouée de géants. Pas de trace de vie. Car, en fait, il s'agit d'une île en devenir.

À Poule-les-Écharmeaux, sur l'étang artificiel, a été inaugurée la seconde œuvre pérenne du circuit des Arts en Haut-Beaujolais, conçue par le plasticien Bruno Rosier et réalisée en impliquant les élèves de l'école du village. Bruno Rosier est un artiste qui aime les géographies imaginaires, les cartes, les palimpsestes, les mappemondes, les manuscrits secrets qui racontent la complexité du monde. Cette année 2018, il a ancré l'île. Elle apparaît à un stade sauvage et primitif de son histoire. Les élèves de CM2 de la future année scolaire en continueront la légende et, en fonction de leur imagination, l'île va s'éclairer, se peupler, devenir refuge ou capitale d'un peuple de lilliputiens. Elle risque de croître d'année en année. L'extension de son histoire participera à l'œuvre pérenne. Elle va pousser comme un « cadavre exquis ». Peut-être la nommera-t-on « l'île exquise » ? Ou « île perchoir », car les locataires palmipèdes de l'étang risquent fort de l'apprivoiser. Pour le moment, son nom de code reste « L'île aux charmes ». A suivre...

## Joncs

---



Commune de Poule-les-Écharmeaux. Nous visitons le jardin privé d'Anne et Bertrand Fimbel. On dévoile leurs noms. D'autres que nous pourraient profiter de la même expérience privilégiée. Qu'a-t-il de particulier ce jardin en pente, assez vaste, arboré, joliment paysagé ? Ses propriétaires y ont tout simplement installé, en son beau milieu, une station d'épuration pour toutes les eaux usées de la maison. Toutes : vaisselle, toilette, WC, lessive... Ah bon ! Ce n'est pas spécialement nouveau. Un nombre croissant de communes rurales, soucieuses d'environnement, a pris l'option d'une zone d'épuration végétale. C'est vrai. Mais, très peu de particuliers ont conduit la même réflexion, ont reproduit semblable calcul. Pourquoi ? D'abord, parce que tout le monde ne dispose pas d'un vaste terrain en pente. Cela s'entend, mais ne suffit pas à expliquer le faible engouement privé pour les bassins de joncs d'épuration. Crainte des odeurs ? Non, aucune nuisance olfactive n'est à craindre, mais vraiment aucune. Il suffit de longer un parc d'assainissement public pour déjà le constater. L'esthétique ? Sans exagération, l'aménagement d'Anne et Bertrand Fimbel ajoute une touche aquatique, harmonie fluide à l'ensemble du jardin : un premier bassin élégant constitué de joncs, de roseaux repérés comme très efficaces pour la filtration, puis, quelques mètres plus bas, un second bassin, floral, de décantation où la filtration se fait à travers des plantes aquatiques, linaigrettes, iris des marais... toutes à rhizomes actifs qui vont s'étirer dans l'eau. Les qualités décoratives du site sont concluantes. Reste le coût de l'affaire ? Là aussi, l'argument



financier de l'opération ne résiste pas à la comparaison. Le budget d'installation d'une fosse sceptique traditionnelle et celui de l'aménagement de deux bassins d'épuration végétal sont quasiment équivalents. Avec un avantage au second (qui est « toutes eaux ») : pas de curage en prévision de la fosse, pas de produit chimique à ajouter. Avec un gros atout écologique du second également : un filet d'eau claire sort du circuit, après passage dans les deux bassins filtrants ; il part rejoindre l'Azergues, en l'occurrence, puis la Méditerranée. Et un avantage supplémentaire encore : la possibilité de récupérer du compost périodiquement, grâce aux matières décomposées par les roseaux.

Alors, pourquoi une telle résistance à cette alternative pionnière à la fosse, qui paraît une solution d'avenir, esthétique, pratique, économique ?

La réponse tient en un mot : l'habitude.

La sensibilité écologique a plus de mal à remonter jusqu'aux consciences rurales. On a toujours fait des fosses, on continue à faire des fosses, même si, c'est vrai, elles consomment de la chimie. Ah, un argument peut-être : les moustiques ? Même pas ! L'eau circule à cinq centimètres sous un tapis de graviers, que les racines des plantes pénètrent pour se ramifier en toute fluidité.

« On travaille pour l'avenir, ça va dans le bon sens », estiment Anne et Bertrand Fimbel qui constatent que très peu de curieux sont venus frapper à leur porte pour s'inspirer de cette expérience. On peut même imaginer adapter ce modèle en ville, sur les pentes de la Croix-Rousse par exemple, dans les espaces de la Grande Côte, libérés par la destruction des maisons ouvrières du temps de Louis Pradel, le grand massacreur de Lyon.

M

---

## *Molette, Jean (Héros ? Hérault ? Ou Hé-reau ?)*

---

Le jeu de mot ne sert qu'à justifier un caprice de l'enquêteur dont l'attention fut attirée, voire agrippée par une statue de Napoléon, le bicorne ruisselant de pluie, planté en faction comme un agent de la circulation au beau milieu du rond-point du col des Écharmeaux. Que signifie, en Haut-Beaujolais, cet hommage à l'empereur, entouré d'une garde rapprochée de douglas, plus fidèles que ses ultimes grognards ? Serait-il vraiment passé par cette route, de retour de l'île d'Elbe, remontant acclamé vers Paris ? Qui a sculpté cette effigie un tantinet naïve du grand petit Corse ? L'enquêteur s'entend répondre : Hors sujet ! Qu'à cela ne tienne : Napoléon, au col des Écharmeaux lui sera source d'inspiration. À la mairie de Poule, il trouve réponse à son interrogation sur l'identité du sculpteur. Un livret de 1969 le renseigne sur Jean Molette, artiste autodidacte, responsable de cette représentation en pied de l'empereur, en redingote, la main gauche glissée sous le gilet, comme à son habitude. Jean Molette, sabotier, est rangé depuis longtemps dans la vaste catégorie un peu floue des créateurs d'Art Brut, englobant Naïfs, Modestes, Populaires et Singuliers...



Le rideau est déjà tombé sur l'épopée napoléonienne quand Jean Molette naît en 1819 à Chênelette. Au cours de sa vie, le futur sculpteur ne parcourra guère plus que les cinq kilomètres qui séparent son lieu de naissance à celui de sa mort, les Écharmeaux, le col, là où son père basa son activité de sabotier. Jean apprendra le métier, se forcera à lire et à écrire, remplira des registres de comptes fort bien tenus, ses « livres aux sabots ». Marchand et fabricant, il connaîtra une forme de prospérité, emploiera jusqu'à cinq ouvriers à la fois. C'est cet homme entreprenant qui décide, sur un coup de sang ou de tête, de célébrer l'avènement de Napoléon III, en 1851, largement plébiscité en ces zones rurales. Molette le fougueux veut, en fait, concurrencer la ville de Lyon qui entend ériger une statue à l'Ogre, premier du nom. Rien que ça ! Alors, il prend ses ciseaux d'artistes, prélève des heures de loisirs à la gestion des affaires, et passe dix ans de sa vie à réaliser le Napoléon du Col des Écharmeaux, son chef d'œuvre. Il en sera récompensé par l'Empereur, neveu du premier, troisième du nom, qui lui octroie un bureau de tabac au Col des Sauvages. Cadeau empoisonné qui ne plaît pas du tout au bénéficiaire, s'attendant à une gratitude en argent trébuchant. En effet, pourquoi quitter une bonne activité située sur un col bien protégé pour un travail de cabaretier sis sur un autre col, « sauvage » et mal réputé ? Molette mettra son « cadeau » en gérance et poursuivra ses activités commerciales d'exploitant forestier et de marchand de grolles. Tout en continuant à creuser la pierre à coups de ciseaux, inspirés pour le bénéfice d'une postérité frappée, elle, par l'inattention et l'amnésie. Molette nous laissera une grande croix dédiée aux quatre évangélistes et aux conséquences du péché originel. Elle est datée du 17 juin 1858, bénie et remarquée pour la qualité « romane » de ses figures humaines et animales. Malheureusement, un orage l'abattit en 1967 et elle ne fut pas relevée. L'oubli et ses intempéries, fléau souvent fatal aux œuvres d'Art Brut, mettront pareillement à mal sa madone du Mont-Joli (portrait, dit-on d'une femme aimée), son Napoléon III et son propre buste, son autoportrait. Le fascicule qui le célèbre le décrit ainsi : « L'homme est représenté, avec un front bas, sillonné non seulement de rides horizontales dues à l'âge, mais aussi verticales, entre les sourcils, affirmation d'un caractère énergique... Les yeux sont grands, marqués à leur tour de pattes d'oie redoutables, le nez bien dessiné, malheureusement brisé. Une moustache et une barbe dessinée avec soin complètent le personnage, qui ne manque pas d'allure, à la fois rustique et noble, marqué par le terroir et les décades passées là, mais affirmant aussi, de par son attitude, qu'il est différent ».

Un prédécesseur beaujolais du Facteur Cheval dont la renommée décrut au fur et à mesure que celle de son homologue drômois croissait. Avis aux amateurs : il reste encore quelques exemplaires du livret de Paul Leutrat à la Mairie de Poule-les-Écharmeaux. Cela vaut la peine de s'y précipiter pour les photos vieillies d'œuvres déjà disparues. Jean Molette est également référencé et honoré dans l'exhaustif inventaire des « environnements spontanés » de Bruno Montpied : « Le Gazouillis des Éléphants » (édition du Sandre).

## *Moulin de la Chavanne*

---



Si le mot « chavanne » vient du bas-latin *capanna*, « cabane », l'ensemble des hauts bâtiments qui constituent le hameau de la Chavanne, à proximité de la gare de Poule, ne correspond plus à la définition primitive. Pour le rejoindre, il suffit de passer un petit pont qui enjambe l'Ergue, encore ruisseau modeste avant de recevoir les eaux de l'Aze au lieu-dit les Gravières, en amont de Lamure, et de devenir l'adulte rivière Azergues et de creuser la vallée qui porte son nom.

Le pont traversé, on est accueilli par un jeune couple et son grand rêve.

Céline et Damien Cellier cherchaient un point d'ancrage en pleine nature pour y élever joyeusement des enfants et ouvrir des chambres d'hôtes. Ils visitèrent ce site qui offrait toutes les conditions pour réaliser leur projet. Et plus encore. Car la maison convoitée était en fait un moulin à farine. Le fait n'est pas rare. On trouve encore de vieux moulins à habiter. Mais là, Céline et Damien tombèrent des nues. Le moulin était en parfait état de marche. Son activité ayant cessé tardivement, en 1974, la réserve d'eau, l'écluse, le bief, la roue, les engrenages, tout était en place pour fonctionner à nouveau. Action ! Le rêve de Céline et Damien se mit à tourner plus vite. Les Cellier ne souhaitent pas devenir meuniers, mais animateurs de patrimoine vivant. Aujourd'hui, quand Damien ouvre l'écluse, remplit le bief, libère la roue, l'édifice s'emplit du magnifique bruit des rouages. Le visiteur comprend dans la seconde la différence entre un moulin musée et un espace vibrant, vivant, pédagogique, tourné vers le futur. Car le moulin de



la Chavanne, certes permet d'expliquer un métier du passé, mais il montre l'évidence de tout ce qu'on réalisait jadis gratuitement avec la force motrice renouvelable de l'eau. L'instant où le modeste flux d'eau emplit tous les godets de la roue et que celle-ci se met en mouvement reste magique : un spectacle tout public adressé aux consciences. Il y a en effet urgence à réhabiliter les ultimes moulins qui pourraient encore produire, pourquoi pas de l'électricité, comme en Allemagne, avec une ressource d'énergie perpétuelle, non polluante, exemplaire.

Céline et Damien dépensent une douce et constante énergie à tout réaménager, réhabiliter, pour être prêt à offrir cette « pépite » à tous les esprits curieux, avides de solutions sages pour l'avenir. Ils veulent remettre « à jour » le bief d'arrivée qui fut enterré, prévoir une salle d'accueil et d'exposition historique. Ils attendent autorisation d'ouverture et reconnaissance patrimoniale de la qualité de leur inestimable trouvaille qu'ils souhaitent généreusement partager avec le plus grand nombre.

P

—

## Privilège

---



Moulin de la Chavanne © Yves Neryolles

Avec André Bérroujon, pour parvenir au sujet de l'eau, la conversation suivra de complaisants détours, voire des méandres. La première eau que nous évoquons est celle du Niger, de sa source dans le massif du Fouta Djallon en Guinée Conakry, et de son cours alangui quand le roi fleuve passe sous les trois ponts de Bamako, au Mali. J'ai affaire à un connaisseur des lieux. André Bérroujon parle vite, avec verve et humour. Il se trouve que ce « Poulon », conçu à Poule, mais né dans l'ambulance sur la route de la maternité de Chauffailles, a passé trois ans au Mali, sur la terre des anciens et glorieux empereurs du Mandingue. Agent recruteur de volontaires africains pour gonfler les rangs de l'armée française, en ces temps coloniaux, il eut le temps, entre 1958 et 1960, d'apprendre la langue bambara, ce qui lui permit de se débrouiller seul au marché. Il dit qu'il sait encore compter en bambara et se souvient que le vieux pont de Bamako mesurait 862 mètres. Et que sa fiancée africaine, à cette époque où se pratiquaient des « mariages en CDD », s'appelait Fanta. Fanta, membre de la grande famille des Coulibaly.

Il a bien fallu revenir à l'eau de Poule, non sans avoir rapproché la langue des Peuls, éleveurs nomades parcourant le Mali, le *pular* (prononcez poular) du nom de sa commune de naissance. Le premier mot d'André Bérroujon, de retour en esprit à Poule, est : PRIVILEGE. Le privilège de l'eau. Avec les captages, jamais les Poulons n'ont manqué de ce trésor. Pas besoin d'usine de traitement, d'eau recyclée, d'eau remontée... L'eau abreuvait, naturellement. L'eau donnait sa force et du travail. Les moulins tournaient. Les voisins paysans y apportaient les noix. J'apprends le mot patois, *maton*, pour désigner le résidu du broyage, récupéré dans des couffins, bon pour les animaux, mais dont les enfants prélevaient des parts, car ces *trets* (autre mot pour parler de cet aliment destiné au bétail) avaient un sacré bon goût. On cassait le *maton* au marteau, tant il sortait compact de la presse. Aujourd'hui, les roues sont muettes et inutiles. C'est fou ce que cette image d'inactivité fait couler l'eau de la nostalgie. Les vannes sont ouvertes et le regret s'évade. « Les gens savaient s'adapter à la nature et aux saisons ». Ça voudrait dire qu'on ne sait plus. Qu'on aurait perdu une forme d'indépendance. Les propriétaires de scieries taillaient des échalas pour les vignes, en bois d'acacias (robiniers). Bon pour cet usage. Moulins à scie, moulins à huile, moulins à grains, plus vaches et patates : on avait de quoi s'occuper et la vie des jeunes filaient moins vite vers l'aval, vers l'en-ville. Cependant, tout ne tournait pas aussi régulièrement que les grandes roues en bois. On ferait tort à la mémoire de ne pas parler des batailles pour l'eau. Parce qu'il y avait des prés fournis en sources et d'autres pas. Les prises d'eau, sur les biefs, engendraient des prises de bec. Des tricheurs, on en trouve partout. Des « untels » qui manipulent les vannes et détournent l'irrigation à leur profit, même après en avoir déjà bénéficié. Des chicaneurs qui n'avaient même pas peur du garde-champêtre.

L'hiver 1956, avec sa rudesse impitoyable, a peut-être marqué un tournant dans le mode de vie de la montagne. Tous les noyers ont gelé. La production locale a périclité. Les huileries se sont mises en sommeil. Finies les mondées quand on cassait les noix en communauté, et qu'on accumulait les cerneaux. On mangeait les saucisses, on chantait des chansons (de valet qui « jouait avec la patronne ») et on sifflait des canons.

Fin de narration.

André Bérroujon se lève.

- Au fait, comment dit-on « eau » en bambara ?

- *Ji* !

T

—

## ***Thé (Institut)***

---

Pourquoi Nadia Bécaud, une des spécialistes de la voie du thé en France, professeur d'art du thé en Chine, traductrice de livres sur le thé, a-t-elle choisi Poule-les-Écharmeaux pour installer son Institut du thé, après avoir mené une vie professionnelle intense entre la Chine et Lyon,



Nadia Bécaud © Viviane Lièvre.

l'Inde et le Japon ? La réponse est simple. Nadia Bécaud montre les montagnes anciennes qui entourent la commune, gentiment hautes de 600 à 800 mètres d'altitude ; elles lui rappellent plaisamment l'environnement des « jardins de thé », des lieux de culture chinois. La plante aime prospérer sur des collines douces

La plante aime prospérer sur des collines douces qui gardent « l'énergie du dragon », animal bénéfique et protecteur. Poule-les-Écharmeaux jouirait-elle de cette ambiance aimée du dragon qui permet aux cultivateurs de thé de s'estimer privilégiés par rapport aux cultivateurs des rizières ? Nadia Bécaud a retrouvé cette énergie propice à poursuivre, ici, son activité d'initiation et de transmission des savoirs.

Elle bénéficie aussi d'une eau favorable à l'élaboration du thé. L'eau a toujours été reliée au thé. Celle de Poule convient. Les nombreux traités sur le thé répertorient les vertus exigées de l'eau, indispensables au thé. C'est le vénéré maître Luwuh qui, le premier au VIII<sup>e</sup> siècle en Chine, a tracé la voie du thé, a défini la meilleure eau pour l'accompagner. Luwuh, en son temps, parcourut la Chine à pied, à cheval, pour goûter à toutes les sources. Il a même établi un classement (Source 1, Source 4...). Mais il aurait déclaré qu'en définitive la meilleure eau pour le thé était celle qui jaillissait de la source la plus proche du champ où il poussait.

Pour la France, Nadia Bécaud élimine d'emblée les eaux du massif alpin, trop chargées en calcaire qui alourdit l'infusion. Les eaux des Pyrénées, en revanche, au PH neutre, peu chargées en minéraux, pourraient être considérées parfaites. Quant à celles d'Auvergne, du Massif central, auxquelles les eaux de Poule seraient agrégées, elles s'avèrent très correctes pour le thé. Mais, ajoute-t-elle, en cas de cérémonie à accomplir, ou de grande dégustation, nous irons puiser à la source du Mont Saint-Rigaud qui, de fait, jouit d'une qualité exceptionnelle, à l'origine de sa réputation méritée. Dans sa vie professionnelle antérieure, Nadia Bécaud a été initiée en Chine. Elle a rapporté en France connaissances et thés rares. Sa passion pour le thé



s'est développée très tôt, à une époque où l'offre pour ce « breuvage » était ridiculement limitée dans notre pays. Faire commerce de thés d'exception lui a permis de découvrir les pays producteurs et les cultures très riches qui placèrent cette plante précieuse au centre de leurs pensées.

D'abord médicament, le thé fut aussi associé aux offrandes adressées aux divinités, participa aux liaisons établies entre l'humain et le céleste. On le réquisitionna en cuisine où il fut utilisé comme légume, sorte d'épinard, sauté au wok. Des centaines de recettes existent pour l'accommoder. Il fallut donc attendre le VIII<sup>e</sup> siècle pour que le thé soit recherché pour son goût, ou plutôt pour la variété de ses goûts, selon les terroirs. C'est bien grâce à maître Luwuh, l'apôtre du thé, qu'il va devenir boisson nationale en Chine, adopté par toutes les classes de la société, de l'empereur aux plus pauvres.

C'est cette histoire que Nadia Bécaud va vouloir récolter, sa vie durant, quand le thé fusionne avec le bouddhisme, quand il prend place au centre de systèmes philosophiques, favorise bien être et élévation, tout en restant un trésor de bons goûts, une affaire de « crus ». Des visiteurs d'Europe, d'Amérique du Sud, et même de Chine et du Japon, viennent à Poule-les-Écharmeaux déguster et s'initier, s'ouvrir, par le thé, à une forme de spiritualité. Poule Internationale. Peu de personnes de la proximité font preuve de curiosité. C'est ainsi, dit Nadia Bécaud, il faut peut-être laisser infuser.

Z

## *Zone humide des Monneries*

---



Voici un site qui redonne de la noblesse à l'idée de « parc d'attraction ». Oubliez les figurines musclées d'un imaginaire frelaté. L'héroïne qui s'exprime ici est tout simplement la Nature à qui on laisse faire son travail. Et c'est à ce spectacle humble et grandiose que la commune de Poule-les-Écharmeaux convie le visiteur. À l'entrée de la zone, après une chicane qui le sépare du monde ordinaire, le marcheur progresse sur un sentier en caillebotis, légèrement surélevé, qui lui donne l'impression d'être un aventurier sur la piste d'une importante enquête. C'est le cas. N'a-t-on pas décidé de laisser ces onze hectares, gorgés d'eau, revenir à un état sauvage, c'est-à-dire de liberté, de non-exploitation, afin que nous autres, enfants de la civilisation urbaine, puissions observer ce que nous négligeons de regarder : la Nature au naturel, ses

combats, ses alliances, ses choix, ses défenses, ses productions végétales, ses complicités animales... Aujourd'hui, les zones humides sont protégées. Il était temps ! Elles ont failli disparaître tant elles subirent les pires effets de la bétonisation en périphéries urbaines, de la domestication implacable de la nature. D'abord, elles avaient piètre réputation. Elles étaient peu aimées des agriculteurs, considérées comme de mauvaises pâtures obligeant à canaliser l'eau, à faucher manuellement les joncs, chardons, orties. On les disait propices au développement de parasites. Les vaches ne s'y sentaient pas à l'aise, à patauger les sabots dans la boue. Bref, à la campagne, on adore les sources fécondes mais surtout quand elles s'épanchent ailleurs que sur son propre terrain.

Et pourtant.

Il faut rétablir la vérité sur les zones humides. Elles jouent un rôle essentiel car elles retiennent l'eau et la relâchent au moment de l'étiage, ou quand la sécheresse sévit. Elles rendent l'eau aux rivières. Cela suffit pour applaudir les zones humides et les considérer d'un autre œil. Servez-vous de cet autre œil favorable, et avancez sur la promenade en lattes de la Zone Humide des Monneries. Faites silence et progressez à pas attentifs. La vie exulte. Après avoir été en herbager, moissonnée, puis plantée d'épicéas et de douglas, exploitée, ensuite abandonnée, soudain valorisée, sauvegardée, élevée au titre de laboratoire de la biodiversité, la zone prend sa revanche. Ces sols hygromorphes, gorgés d'eau, où pousse une végétation hygrophile, qui affectionne des conditions d'humidité élevée, procurent de délicates surprises. L'aventure n'est pas réservée au seul bayou de Louisiane et à ses labyrinthes de végétaux crochus, on peut rencontrer son esprit à Poule-les-Écharmeaux. Rappelez-vous le film *Microcosmos*. On pourrait allègrement tourner ici un remake de ce succès populaire. Déjà le vocabulaire d'une zone humide fait rêver. La « libellule déprimée » se plaint sur les eaux stagnantes bien ensoleillées, et la renouée « bistorte » se dresse, tordue, en sentinelle des mares. Vous allez croiser sans doute le cirse des marais, affublé du surnom de « bâton du diable », rangé dans la famille des chardons grêles à têtes pourpres. La reine des prés se comporte en souveraine, se pavane, pure et blanche, sûre de ses effets bénéfiques analgésiques en tisane, car elle appartient à la lignée des spirées agissant dans l'aspirine. Attention : passage de la petite tortue ! Sans carapace, ce joli papillon diurne aux ailes orange à taches noires apparaît dès les premiers beaux jours ensoleillés. Sa chenille se développe sur les orties, ses « plantes hôtes », d'où son nom savant de « *Aglais urticae* ». Arpentez le patelage, le plancher qui autorise cette percée discrète sous le couvert d'arbres complices dont les noms aiguillent l'imaginaire : l'aulne glutineux ou le bouleau verruqueux. Ne négligez pas la prêle. Ce serait une erreur. Ce membre de la famille des fougères, au délicat feuillage de balayette (on la nomme aussi « herbe à rincer ») est tout simplement une des plus anciennes plantes de notre planète. Respect ! Elle a eu le temps de développer des principes bénéfiques pour la consolidation osseuse chez les humains et des vertus anticryptogamiques dans les jardins. Vive la prêle ! Attention, d'ici peu, vous allez passer en revue l'armée des joncs, roseaux, *scirpes* ou *carex*, les bons soldats des aires d'eau. La buse variable, certainement, vous observe. La couleuvre à collier aussi, cachée. Et le chevreuil, et la demoiselle, parente de la libellule, avec ses ailes bleu intense pour les mâles, bronze doré pour les femelles. Au bout du chemin de caillebotis, vous déboucherez sur un belvédère, vous buterez sur une prairie humide qui remonte jusqu'au Col des Écharmeaux. Cette vaste pâture, traversée d'un étroit ruisseau, est une « formation végétale ouverte », peuplée de plantes hygrophiles, valériane dioïque, cardamine des prés ou cressonnette ou encore *lychnis* fleur de coucou... Ces deux zones humides, aménagées et à ciel ouvert, sont deux parts complémentaires de cet oasis de vie heureusement retourné à un état sauvage intelligemment contrôlé. Vous pouvez télécharger le précieux document : « À la découverte de la zone humide des Monneries à Poule-les-Écharmeaux » et revenir à intervalle régulier pour surprendre le vigoureux travail des saisons.









# PROPRIÈRES



*Ça coule de sources*

---

## Album

---



Il existe peu d'ouvrages qui traversent les réalités du Haut-Beaujolais. Alors, il est juste de signaler le bel album de Marcelle Lutrin, « Par Monts et par Eaux ». Sous-titre : « Sur les crêtes du Haut-Beaujolais ». Profiter de la sérénité de ces monts et du chant de ces eaux. Des courtes notes, subjectives, poétiques et sensibles. Un hymne à lavis. L'auteur écrit et peint en chemin et révèle une région à la beauté enclavée qui ne demande qu'à être admirée. À Propières, l'auteur note l'abondance de la flore des zones humides, en fait l'inventaire (cirse

des marais, reine et cardamine des prés, eupatoire chanvrine, gaillet des marais, lychnis fleur de coucou, lysimaque commune, salicaire, valériane et cousoude officinales...) et salue la coopérative créée par Marie et Michel Passot qui traitaient ces plantes pour en faire des infusions. Malheureusement cette judicieuse initiative n'a pas été reprise après leur départ à la retraite, alors que cette activité convient si bien à la région. On peut facilement se procurer l'album au restaurant Chez Annette, à Chénelette.

---

## Appellation

---

Les linguistes ne sont pas d'accord quant à l'origine du nom de Propières. L'un le croit lié à la présence de peupliers (*popularias*), « lieu planté de peupliers », mais un autre le rapproche de « pourpre » (*purpura*), de « celui qui teint les étoffes » (*polpreira*), et de pourpière, « teinture rouge ». Quoi qu'il en soit, les teinturiers et les peupliers ont besoin d'eau. Gérard Ruet, chef des pompiers, certifie avoir entendu le nom Propières découpé ainsi : *Pro-* (devant) Pierre : « Devant la Pierre ». Peut-être « Devant la Roche d'Ajoux ? Et, dit-il fièrement, il n'y a pas d'autres Propières en France. Un seul village porte ce nom et c'est nous (en Haut-Beaujolais) qui l'avons !

# Aquarium

---



Depuis peu, Propières abrite un étrange aquarium. Il est l'œuvre d'Hervé Brisot, maître vannier qui a associé les élèves de l'école à son élaboration. Troisième création pérenne sur le circuit d'Art en Haut-Beaujolais, l'aquarium des poissons d'osier rappelle que Propières possède un fameux étang de pêche au lieu-dit Azole, un nom charrié par une origine méandreuse (*as-*, *ans-*, du latin *ansa*, méandre).

Hervé Brisot, avec l'aide de Christian Gilgenkrantz, maire de Propières, a repéré une ancienne cabine de station service désaffectée et vide. L'idée de la remplir de poissons d'osier a aussitôt germé. Brisot a aidé chaque enfant de l'école à façonner carpes et truites, suspendues par des fils, dans un décor d'algues agité par un ventilateur, se balançant comme des mobiles. La nuit, l'aquarium éclairé est devenu, depuis son inauguration le vendredi 22 juin 2018, la référence brillante de Propières.

À tel point qu'un souhait d'animation pérenne commence à germer autour de cette cabine magique. Le projet est en cours. Hervé Brisot va ajouter un poisson maître qui régnera pendant un an dans le fond sous-marin de Propières. L'été prochain, si le rêve prend



*Hervé Brisot et son projet d'aquarium.*



forme, ce poisson chef-d'œuvre d'osier (et quelques autres) sera mis aux enchères au cours d'une « pêche miraculeuse » organisée au bord de l'étang de pêche d'Azole. Les heureux pêcheurs qui parviendront à attraper les créations d'osier, à la ligne, dans une piscine improvisée, auront le droit de les acheter. Cette fête de l'Art, sorte de performance en Haut-Beujolais, réunira tous les amateurs de création et les habitants du village autour d'une grande « partie de sardines grillées » comme nos amis portugais en ont le secret. Et ainsi de suite, chaque année. Hervé Brisot exécutera un autre « poisson maître », l'installera à nouveau dans l'aquarium où il régnera jusqu'à la prochaine fête des sardines, le juillet suivant. Les bénéfices de l'opération pourront soit servir à l'entretien et à l'embellissement de l'aquarium, soit à l'implantation d'une autre œuvre d'art dans la commune. A suivre...

D

—

## *Développement (touristique)*

---

Alain Roche est un cuisinier passionné de patrimoine. En tant que maître des fourneaux, il a œuvré dans les Alpes, à Saint-Tropez. Il a tenu le restaurant de Propières en proposant une spécialité : le poulet aux écrevisses dont il maintient la recette secrète. Il sait par expérience ce qu'un tourisme réfléchi et bien adapté apporte à l'économie d'une région. Quand il revint au pays, à Propières, il pensait que la dynamique locale avait déserté les lieux. Au contraire, prône-t-il : tout est à inventer, tout est à faire ! Il en veut pour preuve l'initiative prise à Propières de créer un étang de pêche. C'était en 1998. La commune disposait d'un site privilégié où passe une rivière, affluent du Sornin, à Azolette. Le préfixe Az- trahit une présence d'eau. Azole désigne un lieu planté de joncs, en vieux français. Azolette signifie donc « petite jonchaie ». Un étang artificiel et paysagé fut réalisé en 1991, avec des contours irréguliers, une presqu'île. Très beau. Les pêcheurs et le succès furent au rendez-vous. Si bien qu'on projeta un second plan d'eau, celui-ci réservé à la baignade. Ouverture des plages en 1993. Adhésion immédiate du public. Des files de voitures garées, des hordes de baigneurs heureux. Du plaisir, et des retombées économiques pour le village, pour les commerçants. Un poste saisonnier de maître nageur fut rendu nécessaire devant l'affluence. La construction d'un hôtel-restaurant fut même envisagée, sur le site d'Azolette. Hélas, la sécurité vint « planter son épieu » dans le lac des bains. On ne peut l'en blâmer, mais, de fait, la clarté de l'eau était insuffisante et ne permettait pas de discerner la base du bâton. L'étang fut déclaré « impropre ». Son exploitation abandonnée. Et tant pis pour l'activité locale ! soupire Alain Roche. Pourtant la solution est simple. Il suffit d'installer en amont une station d'épuration des eaux, à l'aide de joncs justement. Le lagunage est désormais une technique parfaitement maîtrisée, esthétique et raisonnable. Mais que voulez-vous ? Ça traîne. Les gens pleurent tout le temps. S'il n'y a pas de travail pour les jeunes d'ici, ils pleurent. Si le développement touristique cause un peu d'effervescence et dérange, ils pleurent aussi. Comme les Français en général. Toujours à se plaindre et long à agir.

Mais Alain Roche, imperturbable et énergique optimiste, garde espoir. De toute façon, il n'y a pas vraiment d'autres solutions de développement. Par le tourisme (et la culture, note du rédacteur). Il faudra bien y venir.

## *Eau tant en emporte le vent (de la mémoire)*



C'est une Propironne qui parle. Monique Velay, directrice du centre communal d'action sociale. Il faut que les enfants sachent qu'il y eut le téléphone en bakélite noire, avec l'écran à rondelle, avant le portable. Et que, dans les années 1960, les maisons n'étaient pas « équipées » pour recevoir l'eau. Pas de double bac à vaisselle, mais la solide pierre d'évier. Pas de tout-à-l'égout, mais l'évacuation des eaux sales dans la rue, directement, donnée en spectacle. Ou alors, on portait le baquet dans le trop plein de la cour. Et cela jusqu'aux années 1969. La seule eau de rinçage sortait chaude de la bouilloire de la cuisinière à bois. On allait chercher l'eau à la fontaine, un seau au bout de chaque bras. Le trou était encastré dans un mur et, pour remplir les seaux, il fallait se pencher dangereusement, surtout en été. Le boulanger faisait son pain avec. J'entends le bruit de ses pas pesants, charriant ses deux seaux. Il faisait de nombreux allers et retours. La position de notre maison, près de la fontaine, favorisait le passage des uns et des autres. L'eau courante des conversations giclait sans interruption. Et, disons-le, on ne vivait pas si mal, malgré ces conditions inimaginables par les nouveaux locataires du XXI<sup>e</sup> siècle.

« Maman posait une bassine en zinc sur un tabouret, au fond de la cuisine. L'eau de la bassine servait aussi bien à laver la vaisselle qu'à nous rincer le visage, le matin au lever, ou faire tremper le petit linge. Une fois par semaine, nous avions droit au baquet en zinc et nous prenions, mes frères, ma sœur et moi, nos bains les uns après les autres. Notre mère nous rinçait avec une bouilloire d'eau chaude, chauffée sur le poêle à bois.

L'installation d'un évier et d'une salle de bain n'a été réalisée qu'en 1967 ».

Maintenant l'eau fait partie des maisons. Le progrès habite le village. Mais l'activité le fuit. Alors l'association de défense du patrimoine du Haut-Sornin s'évertue à penser l'avenir, à rêver des solutions. Comment maintenir des commerces ? Où se niche le futur de Propières ? Comme village périphérique de Villefranche ou de Lyon ? Il y a bien des maisons à vendre, mais pas tant que ça. Des entreprises ? La commune abrite une fabrique de palettes. Nous avons une unité de tissage de tissu pour parapluies ; elle a été délocalisée sur Belmont. Nous avons connu un élevage de lièvres et une initiative de collecte de plantes pour infusions. Mais on parle au passé. Idem pour les colonies de vacances. On a pensé faire du col des Écharmeaux une station de ski de fond avec, aux alentours, l'ouverture d'hôtels de villégiature. Mais la neige a tendance à se retirer. Elle n'est plus fiable. On ne peut plus lui faire crédit. Alors, oui, on peut rêver, comme moi, d'un musée qui parlerait au présent de la mémoire de l'eau, des mines de plomb argentifère, des chutes d'avion sur le massif d'Ajoux, pendant la guerre. Ces affaires de crash aérien gardent encore leur mystère et mériteraient la réouverture « d'enquêtes policières » pour démêler les fils de la rumeur et de la réalité (voir le site du patrimoine du Haut-Sornin).

Un temps viendra, après l'ère de la vaine et folle consommation, où la beauté simple des paysages, le calme souverain des montagnes humaines du Haut-Beaujolais seront considérés comme une richesse sans cesse renouvelable, « à condition de rester vigilants et de renvoyer d'où ils viennent les prédateurs souriants aux projets lucratifs à très court terme » (note du rédacteur).

## *Enfance de l'art (de la pêche)*

---

Comment l'amour de la pêche vient aux enfants. Souvenir de petite fille. Monique Velay raconte : « J'adorais la pêche. Pendant que mon père posait les balances à écrevisses, je les attrapais à la main avec une dextérité qui montrait mon expérience. Cette pêche n'avait plus de secret pour moi. Un peu plus tard, j'ai aussi appris à prendre les truites à la main. Exercice plus difficile. Je m'allongeais dans le pré, la tête au-dessus de l'eau et, à tâtons, je cherchais le poisson, à l'aveugle, dans les trous. Lorsque je la sentais, je la caressais sous le ventre pour, prestement, la saisir très fort et vite la sortir de l'eau. J'ai cessé cette activité, d'un coup, après avoir sorti une vipère d'eau. Ô quelle frousse !



*Vilma Alberola, détail de la fresque du pont des pénitents à Beaujeu.*



Une autre fois, au cours d'une pêche en famille, avec le grand-père, l'oncle et mes parents, tous en règle avec leurs cartes de pêche en poche, j'étais fière de capturer à la main plus d'écrevisses qu'eux avec leur balance. Maman se tenait au-dessus de la rivière, assise sur le parapet du petit pont qui enjambe le Mousset. Je lui lançais les écrevisses qu'elle attrapait avec adresse pour les mettre dans un seau d'eau. Je n'avais pas vu arriver le garde qui s'amusait bien de mon manège. Ce qui ne l'a pas empêché de faire payer une amende à mes parents. Je me suis proprement fait engueuler, surtout par mon oncle ».

F

## *Fabrique (usine de la Fabrique)*

---



Ce fut sans nul doute la plus grosse usine textile du Haut-Beaujolais. Il ne reste qu'une paire de cartes postales pour s'en souvenir. Un long bâtiment de trois étages, surmonté de toits pentus, flanqué d'une haute cheminée, entouré jadis de lieux d'habitation, de commerces, de bistrotts, d'une guinguette. L'entreprise créée aux alentours de 1830 comptait 300 employés tisseurs, 180 hommes, 120 femmes, plus une vingtaine d'enfants de moins de seize ans. On y tissait le coton que son propriétaire, monsieur Dumontet, achetait à Lyon, pour des clients situés à Thizy, Villefranche-sur-Saône, Roanne...

Mais, ce qui distingue cette entreprise, en plus de sa taille, c'est qu'elle fonctionnait entièrement à l'énergie hydraulique. La situation de la Fabrique le permettait. Les propriétaires - une famille bourgeoise de La Clayette, les Lorton-Dumontet – firent creuser, au-dessus du site, un étang en même temps que montaient les murs de l'usine. Deux cours d'eau furent dérivés pour qu'ils se joignent dans cet étang artificiel, grand aujourd'hui d'un hectare et demi. L'eau se déversait dans une plus petite réserve. De là, elle s'engouffrait dans une conduite forcée de dix mètres et, par sa chute, entraînait une roue à aubes de 10,50m. Une machine hydraulique de 30 chevaux transformait la force gratuite de l'eau. Elle était capable de faire tourner 60 machines. La Fabrique n'a pas résisté aux évolutions du début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle fut abandonnée puis démontée. Une autre usine, plus fonctionnelle, lui succéda jusque dans les années 1960. Ne subsiste de cette aventure industrielle que le bâtiment de la cantine et la bouche d'arrivée d'eau en provenance des étangs réservoirs.

*Informateur : monsieur Jacky Chassy, membre de l'association de défense du Patrimoine du Haut-Sornin.*

## *Fantômes de scieries*

---

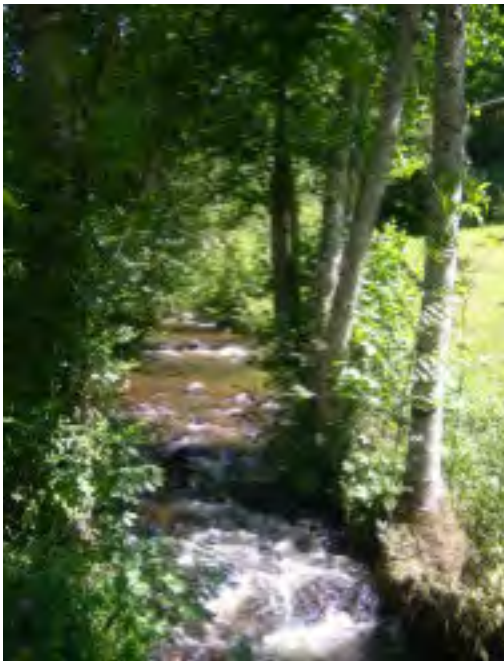
À deux kilomètres seulement de sa source, le Sornin coulait suffisamment pour qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on implanta pas moins de quatre scieries dans une forêt dénommée La Farge (« La Forge »), installées l'une au-dessus de l'autre, partageant la même énergie, disposant des mêmes réserves. Notre lecteur de paysages, s'appelle Roland Vaux. Il déclare, admiratif : À cette époque, l'utilisation de l'eau était intelligente ! Il nous demande d'imaginer les bœufs dans la forêt, les travailleurs de ce formidable chantier de creusement des étangs, de remblayage. Aujourd'hui, il faut deviner à travers les douglas les emplacements des scieries fantômes démantelées dès les années 1850. Il arrive, pour qui sait, de marcher sur une ancienne digue, de repérer le parcours d'un bief, d'apercevoir un pan de mur. Roland Vaux s'est découvert une vocation de lecteur de paysage par passion pour ce décor devenu muet auquel il faut rendre son génie. Il chasse les informations pour des auditeurs attentifs au cours de balades en nature. Il fut chasseur (« on naissait tous avant avec un fusil sous le lit »), mais il ne l'est plus. Il refuse ce qu'il appelle de l'assassinat. Il n'a pas de mots assez forts non plus pour dénoncer les dommages à longs termes causés à la nature, aux chemins, à la faune, à la flore par les prédateurs à moteurs irresponsables, sur quads et motos. Il évalue à un niveau très élevé le coût des réparations qu'inconsciemment, on abandonne à plus tard. Pourquoi les Suisses interdisent-ils ces loisirs de hautes pollutions, sonore et environnementale, et pas nous ?



Nous ne pouvons que souhaiter aux lecteurs de ce dictionnaire une visite de la seule tourbière du Rhône, celle du Couty, sur la commune de Chénelette, éclairée par Roland Vaux.

## Source (chant de la)

La scène se déroule à la maison de retraite de Propières. Lumière du matin. Un groupe de résidents entoure Clémence, 95 ans, qui s'est déclarée informatrice volontaire dans notre enquête sur l'eau. Sa mémoire détient une chanson apprise à l'école, « La source ». Elle l'a chantée, enfant, et puis plus jamais, après, « parce que les occasions ont manqué, parce qu'on a eu son lot d'épreuves ». Mais en ce matin de juin 2018, elle veut bien « faire l'actrice » et retrouver les paroles qui disent si bien le destin des rivières beaujolaises quand elles vagabondent à travers ce paysage de prés et de bois. Un paysage en pente. « On s'y plaisait ! » Un paysage pour gens humbles. Clémence dit encore pour reculer le moment de chanter : « J'aime pas les gens d'hauteur. Y en a des fiers. On va tous au même endroit. Même si moi, je vis vieille. J'ai jamais bu d'alcool. J'ai grandi à l'eau de source. L'eau, ça lave le cerveau ». Sur ces mots, Clémence s'élance :



*« Dis-nous petite source  
qui naît dans les roseaux  
pour les oiseaux.  
Dis-nous petite source  
aux fraîches eaux  
pourquoi prends-tu ta course ?*

*J'ai l'âme vagabonde.  
Je veux voir du pays.  
J'ai l'âme vagabonde.  
Bonsoir je fuis.  
A moi la plaine blonde.*

*Je peux porter des voiles  
sur mon azur changeant  
teinté d'argent.  
Je veux porter des voiles  
tout en songeant  
la nuit sous les étoiles. »*

Le compositeur serait un certain Maurice Bouchor, auteur de chants populaires pour les écoles. Sur Google, on trouve l'année 1906 pour la deuxième édition. Il y a d'autres couplets, mais la mémoire de Clémence n'en retient que les deux premiers.



# *Sphaigne (ou le miracle des tourbières)*

---



*La tourbière du Couty, la plus vaste du Rhône.*

Bienvenue à la tourbière protégée du Couty, site emblématique du réseau des zones humides du Rhône, revalorisées, choyées, désormais considérées. La tourbière du Couty se situe sur la commune de Chénelette en bordure de celle de Propières. Peu importe la ligne de partage, elle appartient au patrimoine collectif. Cependant, elle n'est pas accessible au public, car elle constitue un terrain d'expérimentations, un laboratoire d'analyses à ciel ouvert. C'est Céline Hervé, actrice engagée du Conservatoire d'Espaces Naturels Rhône-Alpes qui nous accueille. Nous pénétrons presque religieusement dans ce qu'on nomme un sanctuaire. Ce vaste espace découvert, isolé, caché au pied du massif du Saint-Rigaud, à 800m d'altitude, domine un décor typique du Haut-Beaujolais. Céline en fait une rapide lecture : l'eau est l'élément structurant du paysage. C'est l'alliance d'un grand nombre de sources et de ruisseaux avec des roches granitiques qui façonne cette topographie si caractéristique de collines et vallons. L'eau qui se répand en abondance sur le Haut-Beaujolais (il pleut ici deux fois plus qu'à Lyon) trouve peu de moyens de s'enfoncer, elle reste bloquée près de la surface, resurgit à la faveur d'un talus. Elle creuse des vallées et des fonds où prolifèrent des zones humides facilement repérables par les teintes des herbes, le vert des joncs « diffus » et le répertoire végétal.

Ces zones humides ont longtemps été mal aimées, dénigrées, traitées de parcelles difficiles à drainer, de pâtures inconfortables pour les animaux qui s'embourbent. On leur a reproché l'abondance de moustiques et le risque d'infections du bétail. Elles ont payé le prix fort de ce désamour. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on les a asséchées. L'expansion urbaine du XX<sup>e</sup> siècle les a recouvertes, bétonnées, goudronnées, effacées. Une véritable hécatombe ! Jusqu'à ce qu'on se rende compte de leur importance dans l'alimentation des cours d'eau, dans la pureté des nappes, dans l'abondance des captages. Dans la préservation de la biodiversité. Tout simplement. Céline Hervé et l'association indépendante, à but non lucratif, pour laquelle elle travaille, incarnent ce grand revirement des consciences. Aujourd'hui, ces acteurs protecteurs de la

biodiversité réfléchissent avec des éleveurs volontaires à des aménagements de zones humides, bien délimitées, à ciel ouvert, nettement drainées, rendus aux pâturages. Comme la tourbière du Couty, la plus grande du Rhône, riche de 5 hectares. Pourquoi « à ciel ouvert » ? Parce que si les arbres comme les saules, les vernes, les frênes qui aiment avoir les pieds dans l'eau, se développaient, leurs ombrages feraient disparaître une partie de la végétation, celle qui jouit d'un accès à la clarté. Ensuite, leurs feuilles en tombant produiraient une litière qui recouvrirait petit à petit le sol, le séparerait de la nappe, éliminerait l'humidité, condamnerait à terme la tourbière. En ces temps inquiétants de réchauffement climatique, d'épisodes caniculaires et de flambée des cours du fourrage, la verdure résistante, à la périphérie des zones humides, devient nettement plus appréciable.

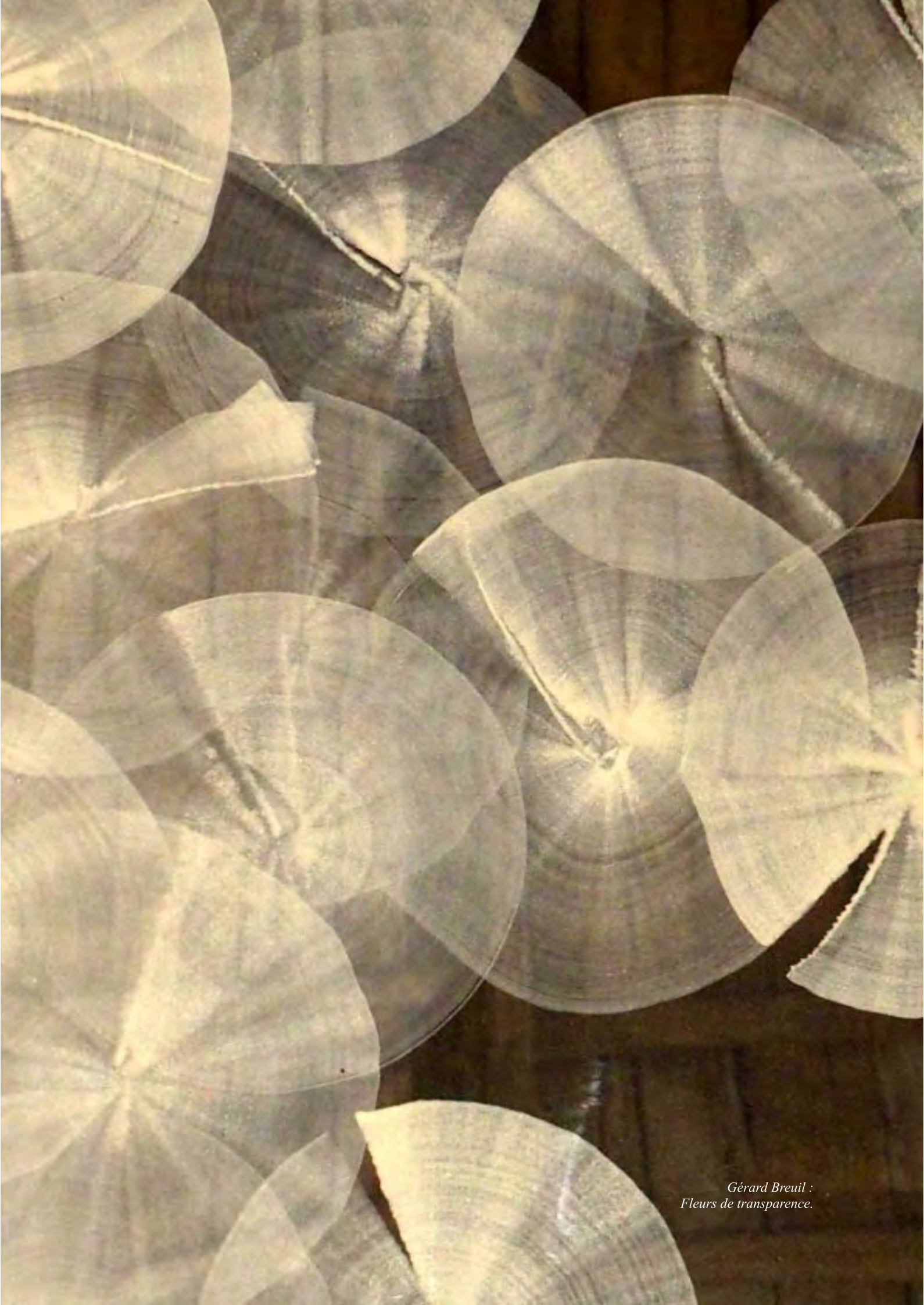
Mais la tourbière n'existerait tout simplement pas sans un élément végétal essentiel, une grande artiste, une plante miraculeuse : la sphaigne. Le Petit Robert la traite de « mousse des marais dont la décomposition est à l'origine de la formation de la tourbe ». Cette mousse sphaigne est sacrée championne absolue de la retenue d'eau. Elle a la capacité de se gonfler en saisons humides, en périodes de crues, et d'absorber 26 fois son poids sec en eau ! En été, par temps de sécheresse, elle relâche ses réserves et ainsi, en dépit de l'étiage, elle nourrit les ruisseaux. La sphaigne, humble et héroïque régulatrice de l'eau, est un agent d'avenir. On a beau la presser, il en sortira toujours de l'eau.

Autres vedettes de la tourbière : la droséra, plante carnivore qui se nourrit d'insectes, attirés par l'odeur qu'émettent ses poils glanduleux et piégés par la colle de ses feuilles rondes comme des raquettes. La linaigrette à pompons blancs, au printemps, évoque le coton. En Europe du Nord, elle le remplace pour la production de papier, d'oreillers, de mèches de bougies, de pansements...

La liste des vertus de la tourbière est longue : zone d'ébats d'une faune spécifique d'amphibiens, de libellules, de papillons, de micro mammifères. Zone refuge pour les chevreuils. Zone repos pour les oiseaux migrateurs, comme les bécasses. Zone de reproduction et d'alimentation pour de nombreuses espèces. Longue vie à la tourbière du Couty ! Il resterait encore 1.300 zones humides identifiées dans l'ensemble du territoire beaujolais, mais, attention, une sur cinq subirait des pressions importantes, des menaces inquiétantes, en raison de projets humains qui passent encore et toujours par le recul de la Nature.





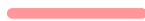


*Gérard Breuil :  
Fleurs de transparence.*





# SAINT-BONNET-DES-BRUYÈRES



*Ça coule de sources*

# Appellation



*Le voyage de la dépouille de Saint-Bonnet, vue par les enfants de l'école, avec l'aide de Gérard Breuil.*

Bonnet (628-710), saint patron du village, aurait-il quelques liens avec l'eau ?

Évêque de Clermont, Bonnet est connu pour l'aisance de sa famille, pour ses talents de diplomate, pour avoir eu le souci des pauvres et de la redistribution des richesses, pour avoir racheté et libéré des esclaves. Bilan plutôt positif. Il serait mort au monastère de l'Ile Barbe, au nord de Lyon, à la suite d'un séjour à Rome. La ville de Clermont exigea le retour de sa dépouille.

La légende de Saint-Bonnet commence avec le voyage

du cadavre de l'évêque. Partout où le convoi se serait arrêté, se produisirent des miracles. Et, par la suite, les lieux privilégiés auraient revendiqué d'être couverts par le nom du saint. Ainsi, 39 communes en France portent ce nom. Si on les relie par un trait sur une carte, cela donne le dessin biscornu d'un itinéraire particulièrement buissonnier, entre Lyon et Clermont. Alors saint Bonnet s'est-il vraiment arrêté en Haut-Beaujolais ?

Michel Jambon, ancien instituteur et ancien maire de Saint-Bonnet-des-Bruyères, avance une autre hypothèse : celle de l'antique présence d'un culte au dieu gaulois Belenos, maître du feu et de la lumière, également protecteur des eaux salvatrices, « bonnes à consommer ». Voilà qui sied bien à Saint-Bonnet-des-Bruyères qui en regorge. Le nom de Belenos aurait participé à la formation de celui de Beaune et, pourquoi pas, de nombreux « Bon » et « Bonnet ». La dévotion portée à l'évêque de Clermont serait-elle simplement due à un recouvrement par l'Église d'un vieux culte païen ? La pratique était plus que courante. Notons cependant que l'église actuelle, comme le temple de Belenos jadis, enfonce ses fondations dans un site appelé « Le Pré des Jones ». Et qui dit « jonc », dit « eau ».

## *Eau d'ici et pas d'ailleurs*



*« Un pays rude », selon l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, vu par les enfants de l'école, avec l'aide de Gérard Breuil.*

La première mention faite de Saint-Bonnet-des-Bruyères se trouve dans la Charte de l'abbaye de Cluny sous la plume de l'abbé Pierre le Vénérable (1122-1156). Il avait dû s'égarer dans ces contrées par un vrai temps de loup car il fait une description peu aimable de la nature « hostile » à cet endroit pilonné par l'orage et flagellé par le vent. Les enfants de l'école de Saint-Bonnet ont mis en image cette déclaration de l'abbé. On peut voir leur interprétation sur le mur de la cour : un ciel lézardé d'éclairs rouges écrasant une colline boisée qui fait le dos rond. Que faut-il retenir de

cette vision ancienne ? C'est que depuis des lustres il pleut généreusement sur le massif qui domine le village. En conséquence, le pays ne manque pas d'eau. Mieux : c'est le paradis des sources ! Et nous dirons même plus : c'est la présence de l'eau en abondance qui a dessiné l'habitat, a autorisé sa dispersion en de nombreux hameaux. Hameau rime avec eau. À chacun sa source et son puits. Cependant, dans les années 1960, fut entrepris le grand chantier municipal de l'adduction : des sources aux robinets des habitants. Jusque là, rien de trop original. Ça s'est fait ailleurs. J'en conviens. Mais la singularité de Saint-Bonnet vient de l'autonomie résistante de la commune. On boit encore aujourd'hui l'eau d'ici et pas d'ailleurs. Saint-Bonnet n'est toujours pas raccordé à l'eau globalisée. La régie est et reste municipale. L'eau de Saône ne montera pas vers les sapins alors que les sources procurent une eau savoureuse qui ne gaspille aucune énergie à la hisser de la plaine vers les hauteurs. À ce niveau de résistance, on peut parler de « village gaulois ». Rares sont les exemples d'une telle indépendance. Les Saint-Bonnetis l'ont bien compris : l'affermage alourdirait notre facture et qu'auraient-ils à y gagner ? Au niveau du goût, on ne peut rêver mieux que la saveur des sources. Il a fallu, c'est évident, se plier à des règlements, faire des concessions et toutes les analyses souhaitées, mettre de la javel au goutte à goutte, en permanence, quand, auparavant, on n'en mettait qu'après les chambardements des gros orages. Comme dit Michel Jambon,



directeur de l'école retraité, jadis maire, mais citoyen toujours en éveil : « Nous défendons ce qui se faisait autrefois et qui revient à la mode : le circuit court ! » Le « village gaulois » résiste, bien conscient des menaces qui pèsent sur ce délicat équilibre préservé. Le combat est inégal : le faible nombre d'habitants, donc de voix électorales, rend difficile la défense du paysage, de la beauté du patrimoine naturel face aux intérêts financiers de puissances peu inquiètes de brasser du vent.

P

## *Partage des eaux*

---



*Ligne de partage des eaux, sculpture en béton peint de Numa Droz*

La ligne de partage des eaux trace une frontière qui traverse le centre bourg de Saint-Bonnet-des-Bruyères. Certains habitants se plaisent à dire que leur chambre donne sur l'Atlantique et que leur salle à manger est tournée vers la Méditerranée, ou inversement. C'est cette ligne, invisible, mais omniprésente dans l'imaginaire et la réalité des Saint-Bonnetis, qui a tout de suite inspiré le plasticien Numa Droz, peintre lié à de nombreuses galeries, accueilli au musée Paul Dini, et habitant saisonnier de Saint-Bonnet. La quatrième œuvre inaugurée sur le parcours des Arts en Haut-Beaujolais a été plantée par Numa Droz sur la crête qui longe le cimetière, dans un espace fleuri aménagé, face au double horizons, atlantique et méditerranéen. C'est un grand V, majuscule, de béton qui célèbre la beauté douce et sincère des vallonnements du paysage, d'un côté comme de l'autre, et la victoire de l'eau volontaire qui, depuis les

abondantes sources du territoire communal, s'en va irriguer les bassins concurrents, grossir les rivières aux destins opposés. Sur les quatre faces des deux montants du grand V, Numa Droz a peint deux paysages d'ici et deux d'ailleurs ; deux évocations des décors beaujolais traversés par des ruisseaux et deux allusions atlantiques ou méditerranéennes, au bout du cheminement des cours d'eau. Le monument du Partage des Eaux de Saint-Bonnet pourrait vite devenir une référence esthétique en Beaujolais.

Un conseil pratique : que celle ou celui qui serait tenté d'uriner sur la ligne de partage des eaux sache bien que selon le penchant, son eau intérieure ira couler vers l'Atlantique ou la Méditerranée.



## ***Partage des eaux - eau partagée***

---

Voici un témoignage de solidarité comme la vie au passé, plus précaire, savait en livrer. Remontons aux années 1950. Tout le monde avait un puits dans sa cour et allait à la source. On tirait l'eau et on ne se plaignait pas. Mais, parfois, on accordait ses forces pour faire mieux. En 1956, quatre agriculteurs du hameau Flacillière joignirent leurs volontés de capter une source. Le sourcier l'avait repérée, à huit cents mètres des habitations, et avait promis un gros débit. Les quatre hommes creusèrent la tranchée, évacuant la terre, à la main, munis de pelles. Et au bout du parcours, ils établirent un réservoir couvert en pierre, avec une dalle de béton par-dessus, le tout recouvert de terre car, par-dessus, le champ devait retrouver ses droits au labour, sa capacité d'être piétiné par les chevaux. Comme avant. Du réservoir sortaient quatre branchements pour quatre tuyaux dirigés vers les quatre maisons. Un exemple d'arrangement à l'amiable, de bonne intelligence, car le champ traversé, forcément, appartenait à l'un des quatre exploitants. Il valait mieux miser sur une bonne entente. Les sources cimentaient la convivialité au pays des rebelles d'eau douce dont la devise reste jusqu'à aujourd'hui : « Suez hors les murs, tant qu'il se peut ! » Ne plus boire l'eau de chez soi équivaldrait à ne plus disposer de sa propre vie. La fin d'un temps heureux.

*Informateur Georges Balligand, agriculteur, ancien postier à Lyon.*

# Planches à paroles et lavoir

---

Le lavoir, aujourd'hui, c'est la planche aux souvenirs. On frotte les vieux commérages, tout ce qui faisait rire. Rien de méchant. Pour le linge, on utilisait le savon de Marseille, pas de gros détergents. Pour les échanges, c'était pareil. Personnellement, je me rendais au lavoir de Chevagny, les lundis. C'était l'usage. On se retrouvait avec les autres femmes du village. Le lavoir servait de « papothèque ». On rinçait et essorait les dernières rumeurs, les annonces d'amourettes. Toutes les nouvelles n'étaient pas toujours vérifiées, comme aujourd'hui. On se plaisait à raconter à une de nos compagnes des bobards parce qu'elle se plaisait à les répéter. Le trop plein du lavoir ne s'échappait pas seulement par le caniveau.

*Informatrice : Denise Dubost.*

S

---

## Sornin

---



*L'émergence la plus haute du Sornin.*

La (vraie) source du Sornin est (presque) gardée comme un secret. Et c'est bien ainsi. C'est Roland Vaux qui nous guide et nous met dans la confiance. Après une descente raide à travers les douglas, la source apparaît dans toute son humilité : une rigole, une blessure du sol, une virgule, une brouille. On ferme les yeux et on imagine l'addition des filets d'eau qui donne le résultat des 47 kilomètres de parcours du Sornin, de cette source jusqu'à son absorption par la Loire, à Pouilly-sous-Charlieu. Le Sornin sort de terre, vient au jour, sur la commune de St

Bonnet-des-Bruyères, à quelques 800 mètres d'altitude. C'est, comme le veut la coutume, la source la plus haute qui donne son nom à l'ensemble du ruisseau appelé à devenir rivière qui, à son tour, donnera son nom à une marque de bière artisanale, Sornin, reconnaissant ainsi (peut-être) la valeur de ses eaux. Deux villes de charme se penchent sur son lit : La Clayette et Charlieu. Parlons caractère : le Sornin, rivière de montagne, connaît des fluctuations de débit très marquées, entre les hautes eaux d'hiver et l'amaigrissement sévère de l'étiage. Avec des menaces de crues avérées. Ses biographes disent de lui que « la lame d'eau écoulée dans son



bassin versant est de 515mm annuellement », ce qui est très élevé, et, de loin, supérieur à la moyenne d'ensemble de la France (320mm). Mais qu'est-ce que la « lame d'eau », me direz-vous ? C'est la hauteur des précipitations qui s'écoulent en moyenne, par unité de temps (mois ou année), ou hauteur d'écoulement, après déduction des parts d'évaporation et d'infiltration. Conclusion : le Sornin n'est pas une rivière anodine !

T

---

## Tondo

---



*Gérard Breuil dans l'église de Saint-Bonnet © Viviane Lièvre.*

Un tondo orne de façon fulgurante le tympan rénové de l'église de Saint-Bonnet-des-Bruyères. Ce nom qui rime avec eau désigne une œuvre ronde associée au sacré. Celle qui surplombe le seuil de l'église émane d'un artiste préoccupé par la recherche de la sacralité. Gérard Breuil, qui vit depuis plus de deux décennies à St Bonnet, a exposé dans des lieux aussi prestigieux que la cathédrale Saint-Jean de Lyon, l'abbaye de Tournus. Le tondo montre la percée des

ténèbres primordiaux par la lumière divine ou la clarté du lien qui unit le monde terrestre au monde surnaturel. Breuil veut rompre avec les images d'un enseignement religieux, nombreuses dans les églises ; il souhaite redonner aux regardants la force et la liberté de cheminer vers leur propre spiritualité. Le tondo de Gérard Breuil est, en cela, une pure merveille, un joyau pour la commune.

Le lundi 25 juin 2018, en réponse à la quête de l'eau en Haut-Beaujolais et fidèle à sa démarche, Gérard Breuil a réalisé dans l'église une performance qui dura trois heures : la création en direct, devant le public, nombreux cet après-midi là, de fleurs d'eau sur papier : fleurs de transparence, nénuphars, feuilles d'eau... Gérard Breuil mouille le papier, étend un lavis (encre et eau), puis, après séchage, applique des formes circulaires tour à tour opaques et transparentes, à l'aide d'une encre blanche spécialement mise au point pour cette pratique. Durant trois heures, les spectateurs privilégiés retinrent leur souffle, conscients de vivre un instant de lumineuse et silencieuse sérénité. Les élèves de l'école purent, un bref instant, assister à cet acte sacré.

La présence de Gérard Breuil, de Numa Droz, de Geneviève Garcia Gallo, de Gérard Mathie, quatre peintres d'envergure, fait de Saint-Bonnet-des-Bruyères un village d'art et de peinture.





# MONSOLS



*Ça coule de sources*



# A

---

## *Aborigènes*

---

« Nous, nous sommes les aborigènes du Rhône, les loups de Monsoux ! » (clameur de Roland Vaux, guide des tourbières, sources et autres sentes écologiques).

# L

---

## *Lavoir (les conversations du)*

---



Le 26 juin 2018, un quatuor de dignes dames en habits d'époque se prête à la reconstitution d'une scène de commérages au lavoir restauré de Monsols, pour le tournage d'un film. Une remontée d'un bon siècle, au temps où les femmes se retrouvaient les premiers jeudis du mois pour rincer les braies de leurs hommes après les avoir fait tremper depuis le lundi dans une bassine avec des copeaux de savon et un peu de vinaigre. En revanche, les histoires qui trempaient dans les mémoires

étaient encore plus assaisonnées au vinaigre. Elles s'évadaient des gosiers dans des grandes éclaboussures de rire, poussées par le génie imagé du patois ; elles giclaient par-dessus les eaux brunes du lavoir, au rythme des coups portés avec le « batillon sur la bareutte », l'espèce de latte de bois dur qui servait à battre le linge pour l'essorer. « Y caqueto, y caqueto de quoi in prendre la roillasse ». Des histoires pour rire aux dépens des autres. Comme celle de la Glaudine, la bonne de la crémière, plutôt appétissante et de ce fait courtisée lourdement par le Charlot, le

« brelot du village », au point qu'elle ne savait jamais comment s'en débarrasser. Ce jour-là, la Claudine rejoint les lavandières et se plaint du fâcheux Charlot : « Il est todze à m'entreprendre ». « Attends, lui dit la Marie, nos van ban l'évanler ». Pas difficile de comprendre qu'elle va lui jouer un tour à sa façon. Charlot survient, tourne autour de la jolie Claudine : « Tieque donc tu laves ? » demande le brelot amoureux. C'est la Marie qui répond : « Des guêpières. Avec ça, tu peux prendre les guêpes et les rondeurs ! » Le Charlot réagit aussi sec : « Oh ben chez moi aussi, j'ai des nids de guêpes ». La Louise réplique : « Eh ben, va-t-en vite chez la crèmière, elle en a, et tu lui demandes bien : une guêpière pour prendre les guêpes et les rondeurs, api tu lui demandero qu'elle t'explique comment la mettre... ». Voilà le Charlot courant chez la crèmière. « Hé bien, ma Claudine, te vla dehtë du Charlot pin mon momin ! » La ruse féminine se propage dans toutes les langues.

*Informatrice : Chantal Lagrange.*

## *Lavoir (et la bête Faramine)*

---



Une autre histoire du temps où les gamins, sur le modèle des héros de la « guerre des boutons », n'arrêtaient pas de faire des gognandises, comme on dit à Lyon, des sottises. Une histoire du temps où les « gagnemofris » descendaient marauder dans les fonts, les mares, pour attraper des grenouilles et des crapauds. Mais ce qui les passionnait le plus, c'était les « cocasses », les têtards. Ils laissaient leurs grolles, leurs chaussures, en haut de la pâture pour ne pas les encrotter et puis ils s'enfonçaient dans l'eau jusqu'aux genoux, parmi les joncs. Ils tiraient les bestioles de la vase et les remontaient dans les poches de culottes puis allaient les déverser dans l'eau du

lavoir, avant de rentrer en douce à la maison. Ils avaient beau être discrets, ils se faisaient repérer par la puanteur de leurs culottes. Alors, bien sûr (et c'était ça qui était drôle pour les sales gosses), les lavandières se plaignaient de la vase et des bestioles qui pourrissaient le lavoir. Le Maire dut prendre un arrêté pour interdire le lavoir aux « gamans ». Sous l'auvent du lavoir, on découvrit une affiche avertissant la population : « Attention, interdiction aux enfants d'approcher le lavoir : la bête faramine s'y repose ! ». Dans le Haut-Beaujolais, comme dans le sud de la Bourgogne, vers Solutr , la terreur des enfants désobéissants était la Bête Faramine, une créature répugnante, puante, volante, dont il suffisait de prononcer le nom pour que les « gamans » filent directement se cacher sous les couvertures. Faramine, comme faramineuse.

*Informatrice : Chantal Lagrange.*

## Obus et eau bue



La conversation a lieu à Monsols sur la place centrale où murmure une fontaine. Mais son bavardage est sans importance. Cette fontaine est de facture récente. Elle n'a pas d'expérience et laisse de marbre deux frères de Monsou, pays du Loup, Robert et Daniel Large, qui n'ont d'oreilles que pour les plaintes de l'autre fontaine, celle d'avant, la disparue. Elle, au moins, parlait le langage de leur enfance. Elle avait la taille mince d'une colonne qui s'élevait en s'étrécissant, coiffée, en son faîte, par le plateau nu et carré d'un chapiteau sur lequel était posé un obus, fabriqué à Belfort en 1870 (précision des débateurs), pointé vers le ciel. Les frères Large me mettent une carte postale sous le nez. Soupîrs. En un siècle, la place a connu un vrai chambardement. L'église romane du X<sup>e</sup> siècle, clunisienne, semblable à celle de Saint-Christophe-La-Montagne, a été démantelée. La fontaine démontée. L'Hôtel Passot fermé. La publicité pour l'amer Picon détachée. Exit aussi les deux sarcophages mérovingiens jadis adossés à l'église. L'un a été égaré. L'autre mis en dépôt au Musée de Beaujeu qui rechigne à le rendre. On ne devrait jamais prêter des sarcophages...

Revenons à l'eau.

La construction de la vieille fontaine est liée aux premiers captages. Une date : 1850. On « s'eaorganise ». Le trop-plein de la fontaine alimentait le lavoir. Les gendarmes y faisaient boire leurs chevaux. L'hiver, on assistait au défilé des vaches, matin et soir, de l'étable à l'abreuvoir et retour. Les deux frères entonnent le refrain des eaux du passé :

- Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y avait encore trois fermes au village.
- Et cinquante puits !
- En 1902, avec la construction de la gare, on inaugure un autre captage, destiné à alimenter les machines à vapeur toujours assoiffées.
- On passe à 1930 ! Année de nouveaux captages. Objectif : alimenter en eau tous les lieux d'habitation de la commune.
- Je suis né en 1935. J'ai toujours connu l'eau courante au robinet. Monsols est un des premiers



villages à pouvoir s'en vanter.

- Et savez-vous, cher monsieur, que les travaux de terrassement ont été exécutés grâce au système de « prestation ».

Mes yeux reflètent l'ignorance.

- Ça veut dire qu'on payait ses impôts locaux par des journées de travaux d'intérêt général. C'est ainsi que se creusaient les tranchées, que se traçaient les chemins. Et si vous disposiez d'un cheval et d'un tombereau, vous augmentiez naturellement votre « prestation ».

- On a longtemps bénéficié de l'eau de nos captages. Mais Suez a fini par nous arracher le fermage. Ses agents sont venus ici faire du tapage...

- Et patati... Votre eau n'est pas dans les normes... Et patata... Les analyses montrent qu'elle contient trop de plomb... Mais pas de souci, on va tout faire à votre place... Pour vous, plus de tracas...

- Sauf que ça nous coûte plus cher.

- On dirait qu'ils inventent des normes pour que notre eau nous mette en infraction. Mais je peux vous dire qu'avec tous les gens qui boivent encore leur propre eau (et leur eau propre), je ne vois pas trop d'épidémie et d'intoxiqués qui traînent.

- Sans parler de l'eau de nos puits, bonne, plus fraîche, et surtout extrêmement gratuite.

- Il n'y a vraiment plus que les Gaulois de Saint-Bonnet-des-Bruyères qui font de la résistance.

- A la vérité, c'est l'entreprise d'élevage de volailles Corico qui, en s'installant à Monsols, a fait baisser nos réserves d'eau, surtout en été, et nous a obligé à accepter le raccordement au réseau général. C'est ainsi que la Saône s'est mise à couler dans nos montagnes pleines de sources...

## *Ordre des sources (l')*

---

La récompense de l'enquêteur se mesure en « billets » glissés en douce, de la main à la main. Robert Large, pur « Monsourdi », habitant ou « gentilé » de Monsols, a tout prévu. Un texte écrit au stylo sur du papier quadrillé. Il pourrait s'intituler « l'ordre des sources ». Quand l'Homme reconnaît que l'eau influence le cadastre et dessine le paysage. Dans nos campagnes, les villages, les hameaux ou les maisons isolées ont été implantés par nos ancêtres toujours en fonction de la proximité des ressources en eau : sources, puits, fontaines. Dans nos régions, le partage de l'eau engendrait parfois des conflits. L'agriculture du siècle dernier n'avait pas grands moyens pour enrichir les sols, à l'exception de la chaux ou des scories de hauts fourneaux. L'eau servait à irriguer les prairies. Les paysans entretenaient un réseau de canaux qui portaient des sources ou des ruisseaux et chaque propriétaire riverain de ces ressources avait droit de prélèvement. Pour éviter tout conflit, ces droits étaient notifiés par actes notariés, avec le jour et les heures autorisés, pour chaque propriétaire. Ces droits entraient dans les successions.

Gamins, nous allions en champs, accompagnés de notre chien. On menait le bétail dans les prairies, pour le garder, car il n'y avait pas toujours de clôture. Nous connaissions toutes les sources pour pouvoir nous désaltérer. Dans chaque prairie, il y en avait toujours une ou plusieurs. Nos parents les entretenaient. Dans chacune d'elles, régnait une vie aquatique abondante. Cohabitaient les araignées d'eau, les porte-bois, les crevettes d'eau douce qui indiquaient la pureté de l'eau. Lorsque nous avions soif, on se couchait sur l'herbe, au bord de la source, pour boire, en soufflant au préalable pour chasser les hôtes (indésirables de la source) ».

## *Paysage d'hiver*

---



*Paysages du Mont Saint-Rigaud l'hiver, peintures de Geneviève Garcia-Gallo*

La cinquième œuvre pérenne, inaugurée sur le parcours d'Art en Haut-Beaujolais, le mercredi 27 juin, a pris l'imposante forme d'un tableau grand format, fixé devant le mur aveugle du centre ville, à Monsols, et représentant un chemin creux gorgé d'eau dans le massif du Mont Saint-Rigaud. Une peinture de Geneviève Garcia-Gallo. Rien à voir avec le street art. L'artiste a voulu qu'un tableau soit comme accroché au mur d'un village, qu'il s'inscrive naturellement dans la vie quotidienne, qu'il apporte la beauté de l'environnement entre les murs, afin que tous en profitent. Un hommage au Mont Saint-Rigaud s'imposait puisque le massif du même nom domine l'horizon et l'imaginaire des habitants proches.



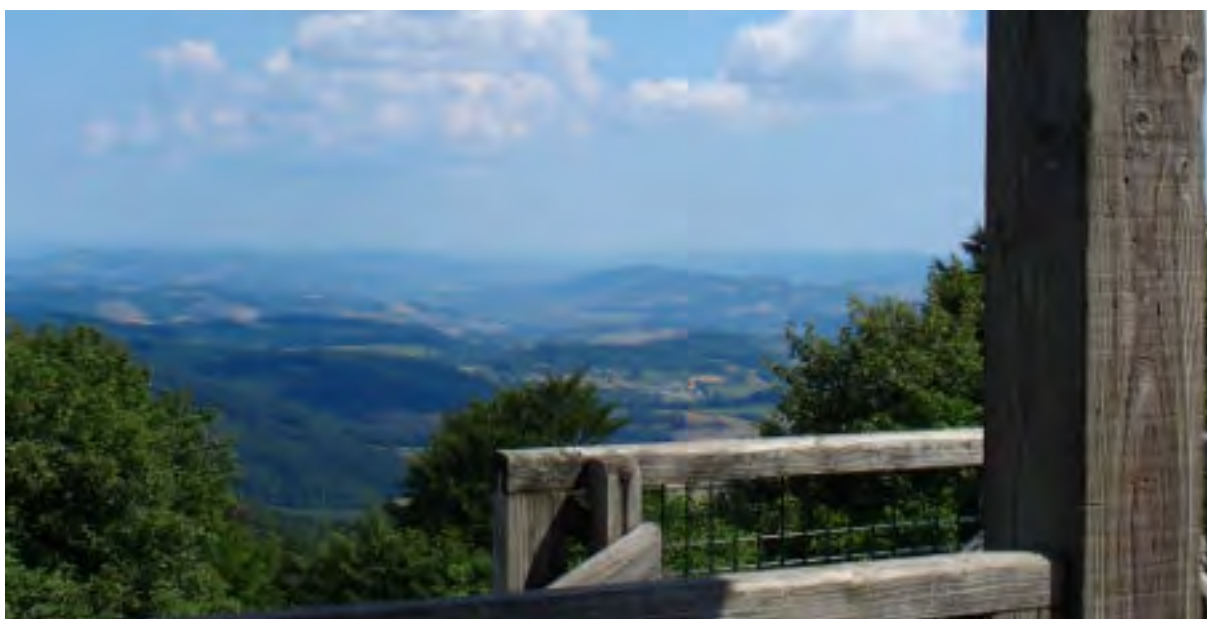


*Geneviève Garcia-Gallo :  
Mont-Saint-Rigaud l'hiver.*



## *Saint-Rigaud - La source (1. Géologie)*

---



*Le point le plus élevé du département du Rhône, au sommet du mirador du Mont Saint-Rigaud*

Sur la commune de Monsols, surgit une source à 960 mètres d'altitude, sur le flanc ouest du Mont-Saint-Rigaud, point culminant du département du Rhône, longtemps fixé à 1012m, réévalué à la baisse après de nouveaux calculs (1008m), mais rehaussé d'un mirador, chef d'œuvre de la filière bois de seize mètres, qui élève le scrutateur d'horizons à près de 1024m. Cette source, connue dès la haute antiquité, mais célèbre depuis le Moyen-Âge pour les vertus thérapeutiques de son eau, fait l'objet de légendes et de cultes populaires. Avant de remonter à la source des croyances, laissons la parole aux scientifiques. Pierre Giraud, ancien propriétaire du sommet du Saint-Rigaud et hydrogéologue, la qualifie de « source de sommet » : il n'y a, explique-t-il, qu'une quarantaine de mètres de dénivelé entre le point culminant et l'émergence. Les eaux des précipitations (pluies, neige) ou de condensations (brouillards, givre) ont plusieurs cheminements : une partie ruisselle et rejoint directement les petits affluents du Sornin (pour le versant ouest du Saint-Rigaud) ; une autre s'évapore ; une autre encore, absorbée par la végétation, est en partie restituée à l'atmosphère par transpiration. Enfin la dernière partie percole (circule sous l'effet de la pression) au travers de la terre végétale et des éluvions (produits de désagrégation sur place du granite et des roches associées), puis emprunte de multiples fractures. Cette circulation souterraine se fait bien sûr per descensum (du haut vers le bas), mais peut être bloquée par un écran imperméable tel que la faille à remplissage argileux qui a permis, par un phénomène de trop-plein, la résurgence de la source du Saint-Rigaud.

Pierre Giraud en profite pour régler son compte à la première des légendes : celle sur l'alimentation de la source. « Au passage, il faut dire que la croyance selon laquelle l'eau proviendrait des Alpes par un gigantesque siphon de plus de 100km, passant en particulier sous le fossé de la Bresse dont le fond se trouve à plus de 3000m de profondeur, est absolument infondée, pour ne pas dire farfelue... »

Selon une estimation faite en 1988, au moment de la restauration du site, le débit de la source était de 0,85 litre/minute le 5 septembre ; de 0,35l/mn le 26 septembre ; de 3l/mn en octobre ; de 8l/mn en novembre ; de 18l/mn en décembre ; de 30l/mn en janvier 1989 ; de 15 l/mn en février et en mars...

En principe, la source ne tarissait pas, mais, lors de ces dernières années de grosse sécheresse, son débit s'est réduit à presque rien au plus fort des chaleurs.

## ***Saint-Rigaud - la source***

### *(2. Histoires et légendes)*

---



*Sources et ex-voto du Mont-Saint-Rigaud.*

Qui dit source, dit présence humaine.

Nous avons tenté de dresser l'inventaire des faits historiques et des excroissances légendaires qui ont poussé parallèlement sur ce site très tôt remarqué, très vite devenu remarquable. Toujours selon Pierre Giraud, les Celtes pourraient être les premiers humains à s'y être désaltérés et à avoir exploité la hêtraie des alentours. Une légende veut que des druides tinrent conseils à Monsols et qu'à l'époque romaine, un autel à Jupiter fut élevé sur le futur mont Saint-Rigaud, ancien Mont Ajoux (Aras Jovis), dont le nom est aussi interprété comme Alto Jugo, Altum Jugum, le « mont élevé ».

Passons aux alentours de 520.

Nous restituons une jolie broderie historique trouvée dans le charmant roman, « La Matelassière » de Marie des Bruyères : « Saint Rigaud était un saint venu, croit-on, de Bretagne, sans doute poursuivi pour sa foi profonde envers le Seigneur. Vers 520, il vint se cacher et habiter sur le plus haut sommet, une cabane de bûcheron, parmi les loups alors nombreux dans cette région.

Fut-il défendu par ces loups ?

Tout le laisserait croire (d'où la présence d'un loup sur le blason de Monsols, note du rédacteur). Plus tard, il fut rejoint par d'autres hommes, comme lui terrorisés et poursuivis... C'était des religieux de l'ordre saint Benoît. Ils commencèrent à agrandir la cabane du bûcheron qui, plus tard, prit l'aspect d'un minuscule prieuré... Un angle fut réservé pour un autel qui devient bientôt une chapelle à qui les moines donnèrent le nom de saint Loup, en souvenir de la bonne amitié que la bête avait voué à l'homme qui, venu dans ces bois, avait cherché sa protection et partagé la vie en sa compagnie... Mais les persécuteurs de saint Rigaud retrouvèrent sa trace et le capturèrent dans ses bois. Il fut martyrisé... On l'enterra cent cinquante mètres plus bas que son prieuré. Une source, à cet instant, jaillit de terre vers le haut de son corps, qu'elle traversa d'abord en entier et vint se perdre ensuite trente mètres plus bas, dans la profondeur du sol. Depuis ce moment, la source n'a jamais tari et a obtenu de Dieu une vertu surnaturelle ».

Repère (et repaire) historique : au X<sup>e</sup> siècle, l'Abbaye de Cluny fonda, à ce même endroit, un prieuré, « Prioratus de l'Alter Jugo ».

Le prieuré de la montagne d'Aujoux, près de la source, ne compta jamais plus de dix à douze moines à demeure. Un certain Pierre L'Ermite y vécut, cloîtré, jusqu'à ce qu'il se fasse promoteur des croisades. Un autre saint est compté parmi les occupants du prieuré, Gérard Le Vers, vraisemblablement aux alentours de 1127. On parle de ses qualités exceptionnelles et de ses nombreux miracles, en son nom, après sa mort.

L'occupation du site semble s'arrêter par un froid hiver, en 1375. Cette année-là, on retrouva les moines, gelés, tous morts de faim et de froid, dans leur monastère.

Déjà, à cette époque, on imaginait ces moines soit très motivés par la Foi, soit punis par leur ordre, pour aller habiter ce sommet décrit comme inhospitalier par le propre abbé de Cluny, Pierre le Vénérable : « Les forêts épaisses qui l'enveloppent, les vents vifs et froids qui l'assiègent, les neiges qui couvrent ses flancs pendant un temps assez long, la difficulté qu'on éprouve pour le gravir éloignent de ce lieu toutes les demeures où se plaît la foule ». De cette époque, seules subsistent la source et ses bienfaits.

Les archéologues regrettent que les terrassements successifs opérés sur les lieux (pylône de télécommunications, mirador d'observation) et des pillages constants aient compromis la lecture de l'histoire, alors que le prieuré, écroulé sur lui-même par abandon aurait pu facilement livrer ses secrets grâce à des ruines non bouleversées. Est-il trop tard ?





# *Saint-Rigaud - la source*

## *(3. Cultes et miracles)*

---



*On dit que l'eau du Mont-Saint-Rigaud favorisait la fécondité des femmes.*

Après la mort de saint Rigaud et la « miraculeuse apparition simultanée » de la source, les pèlerins affluèrent, attirés par la réputation de l'eau de saint Rigaud qui guérit. Les siècles n'ont pas usé la réputation de la source qui capte encore curieux et fidèles, dévots et implorants. Les gens d'autrefois attribuaient à la source le pouvoir de soigner les malades atteints de la fièvre la plus rebelle, de douleurs rhumatismales, de maux de gorge, des crises d'épilepsie, et même de paralysie. On venait à la source pour des problèmes d'yeux.

Mais, ce sont principalement les femmes en espoir d'enfantement qui la fréquentaient : soit des futures mariées, soit des épouses frappées de stérilité. Les paysans espéraient combattre pareillement l'infécondité de leurs bêtes.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, une carte postale montre un homme couché à plat ventre, en train de boire dans le bassin de la source, au ras du sol. Le débouché de l'eau est entouré de croix enrubannées. On pouvait y lire à l'époque : « À Saint-Rigaud, j'ai obtenu la guérison de mes douleurs rhumatismales ». « En priant saint Rigaud, j'ai obtenu une petite fille ». « À Saint-Rigaud, j'ai prié et obtenu un mari ». « Saint-Rigaud a guéri ma fièvre ». « J'ai laissé ma fièvre dans la fontaine de Saint-Rigaud ».

Au verso d'une autre carte postale, datée du 9 août 1916, on découvre un message : « Demain, je te ferai une grande lettre avec tous les détails au sujet de ma villégiature. Je m'informerai où est cette source miraculeuse afin d'y aller et obtenir ma guérison espérant que je vais revenir pesant 60kg ».

Dans l'incalculable petit livre de La Matelassière, de Marie des Bruyères, on trouve encore un paragraphe instructif sur les espoirs de fécondité, placés dans la source :

« Dans la religion protestante, une jeune fille qui devait se marier y montait avec son fiancé la nuit avant son mariage, sans parole jusqu'à ce qu'ils aient prié sur le lieu saint et bu l'eau de la fontaine. Beaucoup de jeunes filles montaient à l'insu de leurs parents et du prêtre, afin de prier saint Rigaud pour obtenir un mari. Depuis le bas de la colline, elles récitaient leur chapelet, ôtaient leurs chaussures avant d'arriver et mettaient les bras en croix. Elles buvaient à la source miraculeuse. On prétend qu'elles se mariaient la même année. Cette source n'est qu'un vulgaire trou d'eau retenu par de grosses pierres. Tout est simple comme l'a été saint Rigaud lui-même ». Un témoignage encore, fourni par une des lavandières en habit d'époque pour les besoins du film documentaire de Philippe Prudent. Elle dit : « Une dame avait un chien qui ne parvenait pas à avoir des petits. Elle l'a baigné dans le bassin de la source. Croyez-moi, la bête a eu ses petits sans attendre ! ».

Toutefois, la même lavandière, ajoutera avec la gouaille d'antan et la « langue de vert-de-gris » : « Il faut savoir que la source du Saint-Rigaud n'a plus le même pouvoir de rendre la fécondité aux femmes depuis que les moines sont partis ! C'est ce qui se dit ici. C'est du pur local. ». Elle éclate de rire : « Comprendre que les moines n'auraient pas été sans rôle dans la cure de la stérilité ». Nous livrons une autre preuve de la confiance que les Beaujolais accordaient à la source du Mont Saint-Rigaud. En 1842, les habitants des communes de Cercié, Odenas, Saint-Lager montèrent en pèlerinage prier saint Rigaud d'intercéder auprès de la Sainte Vierge, afin de stopper le fléau du phylloxera qui ravageait le vignoble.

Un avertissement en conclusion.

Ce lieu de recueillement et de dévotion réclame le respect dû aux aires du sacré. On raconte qu'un jour un groupe de promeneurs s'installèrent près de la source pour déjeuner. La gaieté aidant, ils oublièrent la qualité du lieu où ils se trouvaient et se mirent à rire et chanter bruyamment. Soudain, s'éleva dans l'air le son d'un cor, jouant l'appel de Diane. Les chiens des promeneurs se mirent à hurler à la mort. Les fêtards, effrayés, comprirent tout à coup qu'ils avaient offensé la source. Saint Rigaud lui-même les rappelait à l'ordre. Ils se jetèrent à genoux, plièrent leurs affaires et le cor se tut aussitôt.



# *Saint-Rigaud - la source*

## *(3. Au temps présent)*

---



*On vient chercher de loin une eau jugée bénéfique.*

La source du Mont-Saint-Rigaud semble, aujourd'hui, n'avoir rien perdu de son influence. Il suffit de passer une heure auprès d'elle pour mesurer la réalité d'une affluence. Le 26 juin 2018, j'effectue un repérage pour le film que prépare le cinéaste Philippe Prudent sur le Haut-Beaujolais. Daniel Large, plombier à la retraite, m'accompagne et me gratifie d'une lecture des lieux. La source, dit-il, a été entièrement aménagée. Jusqu'en 1988, la source n'était qu'une grosse mare, boueuse. Ce qui ne dissuadait nullement les gens de boire son eau. Cependant, un groupe de cinq retraités en déplorait le piteux état. Les cinq complices décidèrent de lui rendre hommage en entreprenant sa réfection. Le doyen du collectif, André Souleilhavoup, avait 78 ans. Toute sa vie, il avait bu l'eau du Saint-Rigaud. Pas question de laisser la source ainsi à l'abandon. Daniel Large se souvient avoir posé les tuyaux depuis le captage et installé le robinet actuel. Les anciens demandèrent les autorisations à la Mairie, au propriétaire, puis ils creusèrent des tranchées, élevèrent un muret de pierre, posèrent une plaque commémorative, respectèrent les ex-voto. Grâce à leurs efforts bénévoles, on peut ranger la source dans la liste des trésors du patrimoine du département.

En l'espace d'une heure, en effet, passe un radiesthésiste discret qui confirme, après avoir fait des analyses, l'étonnante pureté de cette eau. Il utilise des superlatifs au mot « pur ». Et, il ajoute, le très fort courant qui passe entre elle et lui.

Daniel Large souligne une autre singularité : cette eau que d'innombrables amateurs viennent récolter dans des bidons, se conserve facilement six mois sans s'altérer, sans prendre aucune algue. Surviennent deux compagnons, l'un roumain, l'autre martiniquais. Le coffre de la



voiture est bourré de bidons en plastique. Ils ont parcouru plus de trente kilomètres pour refaire leurs réserves. L'homme de la Martinique témoigne sans difficulté : cette eau lui fait du bien, le fortifie. Non seulement, il la boit, mais il se lave avec, retrouvant les gestes thérapeutiques de sa culture d'origine.

Les fidèles de la source viennent de loin, d'au-delà de Lyon.

Daniel Large affirme que quelqu'un de sa connaissance qui souffrait d'une épine calcanéenne depuis deux ans, sans trouver de solution, eut l'idée de se rendre à la source du Mont Saint-Rigaud. Il trempa son talon dans le bassin pendant quinze minutes et se trouva bientôt soulagé. Nous ne disposons d'aucune explication scientifique.

À présent, les ex-voto et les anciennes croix de remerciements encadrent toujours le bassin des eaux miraculeuses. Une tradition nouvelle s'est développée : celle d'ajouter une croix d'humbles rameaux liés en signe de passage. Toutes ces traces étalent la piété qu'inspire le site. Un lieu où l'on se sent bien, conclut Daniel Large. Qui n'a inspiré aucune dispute entre les communes pour la gestion de ce fluide bienfaisant. On n'a jamais refusé l'eau à un étranger. Au contraire, toutes les personnes en attente de bien-être y sont les bienvenues.

## *Sauvages (moulin des)*

---

Le ruisseau qui vient des fonds obscurs de la montagne et file se jeter dans la Grosne charrie ce nom de « Sauvage ». Sans doute le mérite-t-il. Son caractère a contaminé l'emplacement du moulin. Le froid, l'hiver et l'insistance de l'eau valurent à ce lieu-dit isolé de Monsols la marque du pluriel : « Les Sauvages ». L'origine du moulin remonterait au Moyen Âge. Les moines du Mont Saint-Rigaud avaient des propriétés aux Sauvages. Le pont qui enjambe l'eau à cet endroit a la réputation d'avoir vu passer le cours des siècles sous son arche. Un ouvrage solide ! Il a résisté à toutes les crues. Celle de 2016, la terrible, ne l'a pas inquiété. C'est le fils du meunier qui raconte le coup d'arrêt du moulin, avec la poussière d'une longue tristesse sur le visage. Il parle, planté devant les énormes bâtisses qu'il a définitivement quittées en 2016, l'année de la déferlante des eaux dans les rues de Monsols. Il n'a travaillé au moulin de son père que trois ans, avant son service militaire. Il aimait l'ambiance des machines et les mouvements de la clientèle. Les meules broyaient les grains du temps dès six heures du matin. Les paysans apportaient leur blé, leur seigle. Le meunier œuvrait depuis une heure déjà, avant l'aube. Premier acte : ouvrir la vanne. Ensuite : libérer le mécanisme de la roue. Troisième temps : vider le grain à l'aide des élévateurs. En principe, les clients avaient déposé leurs sacs la veille. Trois cents kilos. Quatre cents. Le grain était moulu dans l'ordre d'arrivée. Il fallait bien une demie journée pour broyer trois cents kilos. Le paysan n'enlevait pas forcément la farine de son apport, mais celle qui était prête. Le meunier prélevait sa part en centimes par kilo. Compter 70 centimes. Et ça tournait. Pas de dimanche qui tienne. Si c'était pas pour le grain, l'eau travaillait pour la scierie. Complémentarité obligatoire à la permanence de l'activité. Le premier janvier 1961, le fils du meunier partit à l'armée et le moulin s'arrêta. Pour toujours. Quand il reviendra, ce sera juste pour rouvrir les volets et habiter là. Toute une vie, employé à la coopérative agricole, à vendre des engrais, des produits pour les animaux. Le moulin comme maison enveloppée d'humidité. La solitude rythmée par la mélodie obsessionnelle de l'eau sur laquelle vocalisent les oiseaux, merles et troglodytes « mignons »... Aujourd'hui, les volets sont fermés, l'herbe a poussé, haute, contre portes et murs. La fin d'une époque.

# Serve

---



*La fontaine de la Serve, photographie Pascaline Patin*

Le patois ne laisse aucun doute : un lieu dit « la Serve » promet la présence d'une mare. Serve, du latin *servare*, « conserver ». La Serve dont il est question se cache à la frontière entre Ouroux et Monsols, loin du bruit des humains, au cœur d'un grand rassemblement d'arbres. Une pancarte indique le chemin des « Folies de la Serve ». Sinon qui oserait emprunter ce filet de goudron qui échappe à la route d'Ouroux pour courir entre une gracieuse haie de feuillus. Et qu'annoncent ces « Folies » sinon le droit au repos, au « bien-hête » des fées, ces indispensables fayettes de notre imaginaire ?

Le chemin tient ses promesses et mène à un étang, dans le rôle de la serve annoncée. Des moutons paissent entre d'énormes blocs de granite fiers comme des pierres plantées. Déjà, cette première vision met l'eau à la bouche. Le sentier bifurque vers un havre d'hospitalité pour voyageurs en quête de beautés rares. Deux vélos abandonnés contre un arbre attendent d'être montés par des poètes qui se moquent des pneus dégonflés. Et là, surprise ! Dans un champ en surplomb, campent trois roulottes aux couleurs gitanes, sédentarisées entre des pommiers pour héberger les rêves de dormeurs citadins fatigués. Les roulottes de la Serve font figure de références dans le domaine du tourisme alternatif. Sous les cieux d'été (et dans les guides), elles sont classées « mille étoiles » pour l'enchantement différent qu'elles procurent. Si le visiteur poursuit le sentier, il tombera sur la maison mère, la demeure de Pascaline et de Pascal Patin, un couple de redresseurs de ruines de grande envergure. Personne n'est en mesure d'imaginer à quoi ressemblait la ferme primitive qui abritait la vie difficile des éleveurs d'hier. Pascaline et Pascal Patin l'ont recouverte d'une harmonie nouvelle qui semble pourtant sortie intacte de la marche de l'Histoire. Un aménagement magique. Un mur de pierres massives soutient un jardin suspendu, quasi babylonien, juste interrompu par un accès monumental à une source aménagée.

L'entrée du temple de l'eau ! La maison antique est flanquée d'une large tour de pierre, recomposée, qui renforce la légende des siècles. Une galerie de bois couvre la façade du bâtiment principal ; des frises et colonnes indiennes sèment un trouble exotique dans cette clairière beaujolaise. Et, de fait, les « Folies » qui caractérisent le lieu sont deux chambres, installées dans la tour, délibérément orientales, l'une tibétaine, l'autre digne d'un palais de maharaja. Dans la cour, jaillit l'eau d'une source qui retombe en chantant dans un solide bassin rectangulaire pour accompagner la méditation d'un Bouddha en pierre de l'Orissa. Il faut le dire : Pascal Patin, signalé comme menuisier, réunit à lui seul les talents de plusieurs compagnons du devoir. Ses mains et sa sensibilité détiennent un immense pouvoir. Dans une grange, il construit des roulottes, d'authentiques verdines qui provoqueraient une immédiate nostalgie à tout gitan traditionnellement constitué. Roulottes qui quittent un jour la Serve pour des destinations lointaines, afin de rejoindre des clients écossais par exemple, sur les plateaux de camions, portées comme des œuvres d'art. Les roulottes de Pascaline et de Pascal Patin sont devenues à ce point indispensables au rayonnement de la région que la petite route qui mène à la Serve ne portera bientôt plus le nom d'eau de l'étang mais celui de « Chemin des Roulottes ». Il vous conduira sûrement jusqu'au salon des thés orientaux de Pascaline, préparés avec la meilleure des eaux beaujolaises.

## V

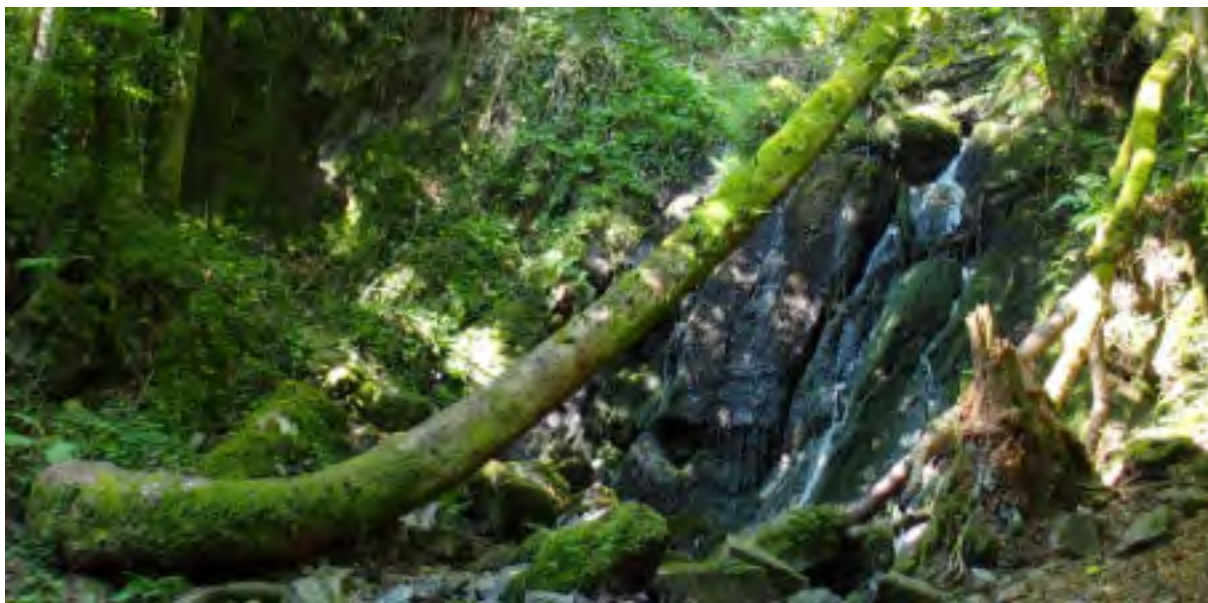
---

### *Viaduc et cascade*

---

Qui dit viaduc dit, la plupart du temps, franchissement d'un cours d'eau. Le viaduc du Chatelard, à la sortie de Monsols en direction de Saint-Bonnet-des-Bruyères, est resté à juste titre célèbre. Ses proportions en font un bel édifice en granite de Monsols, taillé sur place : 27m de haut, 145m de long. Ses onze arches de douze mètres d'envergure enjambent le ruisseau du Saut qui déboule, vigoureux, après la chute d'une cascade en amont. Le viaduc flirte et converse avec les épicéas qui le serrent de près. Belle construction en effet qui, pourtant, appartient (presque) au clan des « éléphants blancs », tant elle a peu servi. Prière de revenir un siècle auparavant. Les départements du Rhône et de la Saône-et-Loire décident, en 1906, de relier Monsols à Cluny et La Clayette et de tracer deux voies ferrées, l'une de 30km et l'autre de 34km. Objectif : désenclaver le Haut-Beaujolais. Début des travaux en 1908. En 1910, à l'inauguration des lignes, Monsols devient un nœud ferroviaire. Sa gare accueille aussi la ligne arrivant de Villefranche-sur-Saône. Hélas, le beau viaduc et les lignes ne serviront que 23 ans. Pas plus. La concurrence automobile est déjà impitoyable. Arrêt des trains en 1934. Déclassement de ce petit réseau en 1939. Les rails seront extraits du parcours. Fin ? Aujourd'hui, par bonheur, le viaduc garde fière allure. Il n'a pas été démantelé, comme stupidement ailleurs. Les responsables locaux ont eu le bon goût de le préserver, de l'entretenir et de l'associer au développement touristique. Ils lui prévoient même un bel avenir. Le viaduc





*La cascade du saut et ci-dessous, viaduc du Châtelard.*

est en passe de devenir l'attraction spectaculaire du « sentier nature » qui, désormais, porte son nom et suit les traces du « tacot ». Le promeneur « audacieux » (surtout bien chaussé) pourra descendre par un raidillon en dessous du pont, puis s'enfoncer dans la forêt par un joli sentier qui monte à la cascade du Saut. C'était autrefois le rendez-vous incontournable des vacanciers lyonnais en villégiature l'été, fuyant la fournaise, se réfugiant près des ruisseaux, dans les sous-bois. C'était l'époque où les hôtels et restaurants étaient pleins de pensionnaires. Tout l'été. L'époque des colonies de vacances, notamment celles des TCL. L'époque où les gamins, non lobotomisés par les écrans, aimaient courir les bois, faire des barrages sur les cours d'eau, ou se cacher dans les grottes, dans les entrées des mines de plomb argentifère, abandonnées avant même d'avoir été exploitées par manque de rentabilité. On disait alors aux enfants, pour les inciter à grimper jusqu'à la cascade : allez ! On monte aux sources de la mer. La commune de Monsols souhaite retrouver cet esprit. Elle va dégager le pont ferroviaire, faire tomber sa garde rapprochée d'épicéas, aménager la zone humide en parc d'ébats dans ce vaste espace où un viaduc superbe joue à saute vallon.







# JULLIÉ

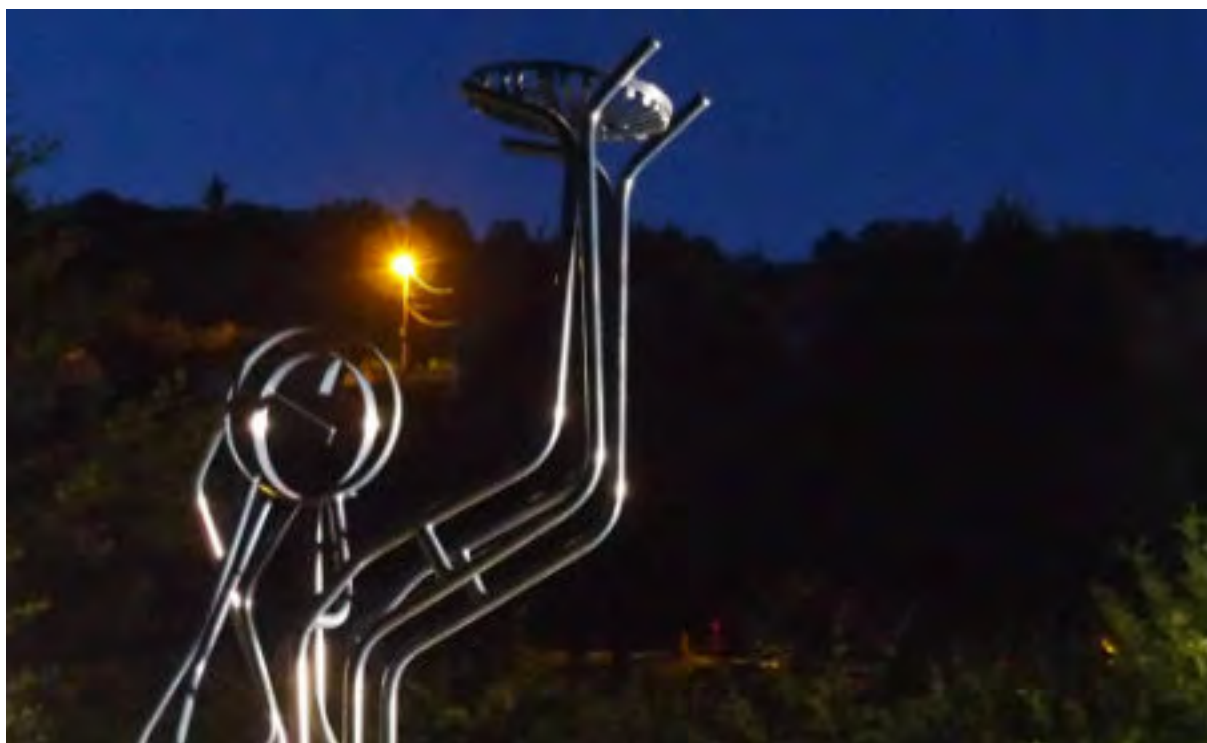


*Ça coule de sources*



## *Eau de l'hospitalité*

---



« Offrando » sculpture du plasticien Néo, installé à Jullié. © Viviane Lièvre.

Le sixième acte de création plastique pérenne en Haut-Beaujolais est dédié à « l'eau de l'hospitalité ». On sait que le Beaujolais a le vin généreux et qu'on l'offre encore plus allègrement que l'eau. Mais, cette statue du plasticien Néo veut rappeler les vertus de l'accueil de l'Autre, l'intérêt majeur que nous devons porter à l'étranger, la curiosité pour la connaissance qu'il va nous transmettre. Néo a créé une sculpture métallique, librement inspirée de celle en béton qui attend le voyageur au sortir de la gare de Ouagadougou, capitale du Burkina-Faso : « l'offreuse d'eau ». En Afrique, nulle conversation, aucun dialogue ne peut commencer sans que l'invité « qui vient de loin », n'ait bu l'eau de la bienvenue. C'est ce thème essentiel qui est illustré à Jullié, porte viticole qui ouvre sur le Haut-Beaujolais. Le voyageur trouvera la statue haute de près de quatre mètres, près du ruisseau qui dévale du col de la Sibérie et qui traverse Jullié. Elle se dresse, majestueuse, silhouette de tubes bleus, tendant la coupe de l'eau vitale comme une offrande précieuse et un salut universel. Ainsi associée à l'eau qui serpente et murmure à ses pieds, la sculpture de Néo prend la dimension d'une déesse mère. Il est probable que les élèves de l'école, qui partagent avec elle le parc des hauts de la commune, sauront lui inventer son mythe pour les temps futurs. À suivre...







## *Merdençon et mauvaise*

---

Les deux cours d'eau qui bordent la vie des habitants de Jullié, le Merdençon en amont, et la Mauvaise, en aval, portent, il faut bien l'avouer, de curieux noms. Une enquête s'imposait. Elle ne fut pas si simple. Le Merdençon descend de la Sibérie (du col), se fraie un chemin dans les prairies et pénètre allègrement les hauts de Jullié par le pré de l'école, de la bibliothèque et de la salle des fêtes, traverse le village, nourrit le bassin du lavoir avant d'aller mourir dans la Mauvaise. Pourquoi un tel nom ? Bien sûr, nous avons demandé. Nous avons récolté ricanements et aveu d'ignorance pudique. Une seule explication un peu plausible : il y eut autrefois un tanneur, installé à Jullié, qui utilisait de la fiente de poules pour nettoyer ses peaux, avant de rejeter les eaux souillées par son activité dans le ruisseau. Ça sentait mauvais, nous dit-on. Doit-on sentir là une explication du nom Merdençon ?

Une aînée, face au lavoir, suppose que ce nom vient du temps où le ruisseau servait d'égout à ciel ouvert, charriant les déjections des riverains. D'où le « Merdençon ». C'est possible. Mais alors, il faut imaginer les mêmes eaux alimentant le lavoir où toutes les femmes venaient rincer le linge, été comme hiver. C'était comme ça, on n'avait pas les mêmes commodités. Quand on avait besoin d'un verre d'eau à boire, on allait le chercher au puits. On ne se portait pas plus mal. Le linge, on le charriait à la brouette. L'hiver, on mettait une paire de gants en laine sous la paire de gants en caoutchouc, et on arrosait le linge d'eau chaude, car il collait à la pierre, il était raide. Voilà ce qu'on sait sur le Merdençon qui va se jeter dans la Mauvaise. La Mauvaise, parce qu'elle peut l'être. Une fois tous les cent ans, mais ça suffit d'une fois où elle a tout emmené pour qu'on se venge et qu'on l'appelle ainsi. Pour toujours. Sans compter ceux qui ont raté un virage et qui ont fini dedans, bagnole et conducteur. Dans une famille, c'est arrivé au père et au fils. Ils l'avaient « mauvaise », comme on dit. Heureusement, ils s'en sont bien sortis. Mais la rancœur demeure.

## *Moulin de la Roche (qui broie du savoir)*

---

De son vrai nom : « Moulin de la Roche », un édifice trapu et élégant, inscrit dans un site remarquable. Il faut s'éloigner un tout petit peu de Jullié, dans la direction du col de la Sibérie. Dans un vallon discret, coule le Merdençon, ruisseau également nommé « le Rolland » sur le cadastre de 1823. Lui aussi prend sa source en dessous de la Sibérie. Là, avant que ne s'élève la route du col, se dresse un surprenant château, inattendu dans cet aimable écart, un somptueux ensemble architectural du XVII<sup>e</sup>, défendu par de larges fossés, gardé par une grille d'entrée dûment forgée, équipée de ponts tournants. Cette noble demeure règne sur un groupement de





*Le moulin de la Roche. À droite : œuvre de Paul Dailler.*

fermes, une tuilerie et son séchoir, un moulin et son étang, un lavoir. On a la mesure d'une exploitation seigneuriale de jadis et de son indépendance économique, reposant sur une étendue de 500 hectares et sur le travail de 28 familles de métayers, tour à tour éleveurs, vignerons, forestiers. La tuilerie était exclusivement destinée à l'entretien des toitures du château et des fermes. L'étang servait de réservoir au moulin, dont le nom barré lors d'une succession et remplacé par celui de « scierie - huilerie » révèle son véritable usage. Le débit du ruisseau, trop faible en été, ne permettait pas de remplir l'étang et de scier en dehors de l'hiver. Une semaine de sciage suffisait alors à vider la retenue. Cette économie héritée des temps féodaux ne résista pas à l'époque moderne et à la naissance du XX<sup>e</sup> siècle. Le moulin servit d'habitation, puis de garage, avant d'être laissé à l'abandon, pendant des décennies, jusqu'à menacer de s'écrouler. En 2011, devant le danger, la Mairie de Jullié trouva un accord avec la marquise, actuelle propriétaire et descendante de la famille des Charrier, châtelains des origines. La Communauté de Commune de Beaujeu, puis celle de Beaujeu-Belleville, prit alors en charge la restauration des sites du moulin et de la tuilerie, aménagea les abords, suscita la création d'une association pour la valorisation du site. Mission accomplie en 2014. La salle de la scierie fut réinstallée. La meule de l'huilerie retrouva son habitacle, mais pas son mouvement. Des outils de métiers anciens sont aujourd'hui exposés, en attente de la recreation d'ateliers de menuisier, de sabotier, de tonnelier... Une autre salle encore accueille désormais des chefs d'œuvre de Compagnons du Devoir, après la fermeture de leur école de Pont-de-Veyle dans l'Ain, et leur offre ainsi une seconde vie, préférable à la réclusion à perpétuité dans un placard.

Les portes ouvrent pour les Journées du Patrimoine ou pour l'accueil de groupes et de classes. Avec une intention affirmée : satisfaire les curiosités, éclairer un monde, une époque à peine révolus. Expliquer aux plus jeunes que l'électricité ne fut pas toujours une évidence, qu'autrefois elle ne répondait pas à nos plus insignifiants besoins... mais que l'eau y pourvoyait, actionnant les machines, ici pour une scierie, ailleurs pour les papeteries ou les tanneries, les huileries.

À présent, les dents des scies ne mordent plus, les meules immobiles n'écrasent que le silence, mais l'association en charge du site du Moulin de la Roche (inscrit à l'inventaire des sites pittoresques du Rhône), est heureuse de proclamer que le moulin broie à nouveau les grains du savoir.

# R

## ***Rolland** (ruisseau du)*

---



*La ferme du Rolland sous le col de la Sibérie*

Rolland, c'est le nom d'un ruisseau qui prend ses sources en dessous du col de la Sibérie, qui réunit de maigres affluents en provenance des Raffins et des Prés Hauts et qui, à peine grossi, se jette dans le Merdençon avant la traversée de Jullié. C'est aussi le nom du lieu-dit, « En Rolland », vallon gorgé d'eau dans lequel se blottit une ferme isolée, la plus haute maison de Jullié (560m), une des plus vieilles habitations aussi puisque sa présence est attestée en 1610. Alors, quelle est la provenance de cette appellation, « le Rolland » ? Des eaux qui roulent ? Sans doute pas. Peut-être de « Robur », le chêne, dont la forme simplifiée, « le Roule », s'est fixée sur des zones couvertes de cet arbre. « Roule, Rolland » ? Soyons prudents. La ferme reste toujours aussi solitaire ; elle règne sur un territoire joliment pentu de pâtures et de bois. Il est sûr que l'abondance de l'eau explique l'implantation de cette antique exploitation à vocation fromagère, de cet ermitage agricole dont les bâtiments gardent des allures de ferme fortifiée, avec de petites fenêtres et des barreaux.



Mais, depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, 2006 précisément, la ferme moyenâgeuse du Rolland connaît sa « Renaissance ». Grâce à un Italien, Carmelo Nicolosi et à sa famille. Né près d'Agrigente en Sicile, mais élevé dans les plaines du Forez, Carmelo Nicolosi cherchait une retraite, au sens serein du terme, pour se retirer de l'agitation des affaires. La beauté du site et la générosité de l'eau emportèrent la décision familiale. « Les sources sortent du bois pour arriver chez moi ! » Aucune adduction. Une vie entière à l'eau de source. Des terrains en pente, certes, mais tous traversés par un ruisseau. Des possibilités de retenues collinaires pour affronter les étés caniculaires. Une maison de caractère. Tous les atouts pour élever des animaux choyés par la nature.

Voici le projet : tout d'abord, choisir une race rustique de bovins, des Aubrac réputés montagnards. Acquérir ensuite des prés à fourrage dans la plaine et garder les bêtes en estive permanente sur les hauteurs, aux alentours de la maison. Ajouter un hectare de vignes pour produire un Beaujolais Village bio en provenance des Roberts à Jullié. Vaches, porcs, volailles, vins, eau de source : la base de l'exploitation. Quand la recette donna le résultat escompté, Carmelo et sa femme ajoutèrent l'agrotourisme au projet, à la demande de leurs enfants. Ouvrir une ferme auberge et des chambres familiales, prévoir un accueil pour chevaux. « Nous formons un village à nous tous réunis ! » L'idée de circuit court séduit les consommateurs écoresponsables. On vient s'approvisionner directement à la ferme en viande issue de bêtes dont la traçabilité ne dépasse pas huit kilomètres. Et toutes élevées à l'eau de source ! À propos de cette eau encore, servie à table, dégustée religieusement comme un cru par les clients de l'auberge, considérée même comme trop pure (sans chlore, ni nitrate, faible en calcaire), déclarée « eau pour bébés », ajoutons la vertu de développer le système ovarien. Plus clairement dit : elle favoriserait la fécondité des femmes. Tout comme celle de sa voisine, la source du Mont Saint-Rigaud. Une propriété dont bénéficieraient les bêtes du Rolland, comme le constate Carmelo Nicolosi, se félicitant d'un bon taux de fécondité au sein de son cheptel. S'il reste à l'entrepreneur Sicilo-Forézien un rêve à accomplir, ce serait celui d'élever des truites de montagne avec l'eau du Rolland, et de les servir à l'auberge.

Propos recueillis, entre la poire (pièce de bœuf d'Aubrac servie saignante avec des pommes de terre dans leur peau, cuites au sel et au four) et le fromage du voisinage, dans l'imposante salle à manger, installée dans l'ancienne grange, là où se cachèrent, dans le foin, des maquisards qui, malgré la fouille à la baïonnette, échappèrent à la milice. Raison de plus de vider à leur bravoure un pichet de Beaujolais des Roberts à la ferme des Rolland.

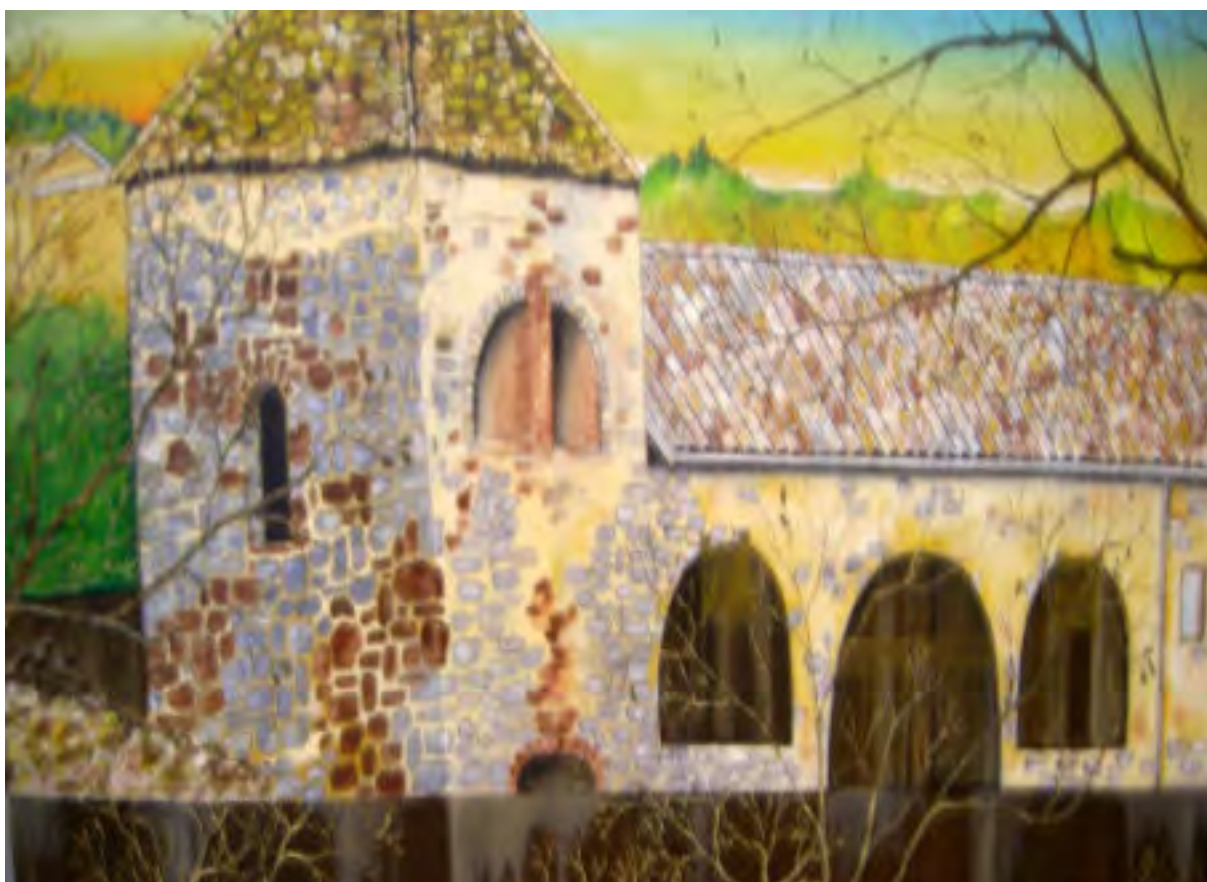




# S

## *Sagne (la sagesse des sagnes)*

---



*L'ancienne tuilerie, près de l'étang des Roches. Une peinture de Paul Dailler.*

Un souvenir d'enfance de Paul Dailler, natif de Jullié, peintre. « Je suis né au-dessus de la cave, j'ai été éduqué à Jullié, mais je n'y suis pas resté. Mon père était viticulteur. Un vigneron qui parlait beaucoup de l'eau. C'est lui qui m'a enseigné le respect du à l'eau, qui rappelait qu'elle était synonyme de la vie. Il m'emmenait toujours avec lui dans ses prés, pour « arranger ses sources ». Comme tout exploitant viticole, il possédait deux à trois vaches et des prés. Et dans un de ces prés, coulaient deux sources. Le pré de mon père se situait au lieu-dit Les Sagnes. Un nom qui recouvre l'idée de « marécage », de « roseaux ». Je le reverrai toujours aménager la source du bas. Il travaillait avec des gestes presque religieux. Des petits coups de pelle donnés avec une infinie douceur. Avec le désir de bien faire. Pour le confort de ses vaches. En contrepartie, cette source donnait du cresson. Une rareté. On venait le ramasser, presque avec dévotion.

Mon père me surprit, un jour, entrain d'actionner le tourniquet de la pompe au centre du village. Au lieu de me disputer, il me dit de façon ferme et définitive : « Tu fais couler de l'eau pour jouer, ça ne sert à rien. L'eau, ou tu la bois, ou tu te laves les mains. Tu ne la gaspilles pas ! » Mon père n'était pas spécialement inspiré par l'écologie. Il avait été prisonnier pendant cinq ans, en Allemagne. Il nous dit avoir particulièrement souffert de la faim. « Sans l'eau, je serais revenu en bien pire état... Moi-même, grâce à lui, je ne me considère pas non plus écologiste (terme pour moi trop politique), mais « Nature », soucieux d'utiliser l'eau. Oui, l'utiliser, jamais la gaspiller. En tant que peintre, je fais bien sûr des tableaux sur l'eau. L'eau à Jullié. Principalement l'étang de la Roche qui a marqué ma jeunesse et donc mon imaginaire. L'étang : lieu de mes apprentissages, de mes tentatives d'attraper le poisson, de mes premières craintes d'enlèvement dans la vase... Une dernière image d'enfance, presque cinématographique. Mon père acceptait que je l'accompagne. Il me hissait sur le cheval. Je le montais à cru. Un jour, passant près de la fontaine, au centre du village, le cheval voulut s'abreuver et pencha la tête vers le bassin, si brusquement que je faillis passer par-dessus son encolure et finir dans la flotte. Mon père me rattrapa de justesse. »

## *Sourcier*

---

On ne rencontre pas un sourcier tous les jours. Plus. À force d'être connectés, reliés, assistés, pendus aux robinets du système collectif, qu'aurions-nous à faire des pouvoirs de ces capteurs d'énergie ? Et pourtant, été après été, sécheresse après sécheresse, on commence à demander s'il ne vaudrait pas mieux inscrire parmi ses liens privilégiés les références d'un bon puisatier et, avant tout, le contact d'un sourcier. Par chance, j'en ai rencontré un, Olivier Ravier, à Jullié, dans un pré pentu, près de l'école, sous le départ des chemins de randonnée, tout près de la nouvelle sculpture de l'offreuse d'eau, symbole d'abondance et de générosité. Un sourcier impliqué dans le projet « Ça coule de source », quoi de plus naturel ?

Relation d'un entretien mené à la baguette. C'est toujours la même première question qui jaillit : Comment prend-on conscience de son pouvoir de sourcier ? Olivier Ravier, longtemps, ignora tout de ses capacités. Né à Belleville, vigneron pendant 42 ans, avant d'être hôtelier, rien ne le prédestinait à repérer l'eau cachée. Il arriva que le vigneron eut besoin d'eau quand il installa son activité viticole à Fleurie. Il sollicita les services d'un sourcier reconnu pour en débusquer dans les entrailles d'une « montagne ». Le spécialiste vint, chercha, trouva un passage d'eau de 200 à 400 litres par heure. Un débit faible, mais c'était ce que la nature avait à offrir. Le sourcier planta un échalas au point de convergence de deux sources. Puis, il confia les baguettes à son client, Olivier Ravier. Peut-être avait-il pressenti qu'il réagirait ? Il réagit. Sa sensibilité remontait à la surface de son être. Début d'une aventure. Quinze jours plus tard, le foreur survint avec sa machine pour creuser. Premier acte de dégagement d'une source : établir une plateforme pour poser la machine. Ce qui suppose d'enlever l'échalas. Une fois l'aplanissement réalisé, le maître sourcier confia les baguettes à son client : à lui de retrouver l'intersection des deux sources et de replanter le bâton de repère. Olivier Ravier y parvint. On pourrait dire « naturellement ». Il dit : « Je demandai alors la profondeur, il m'indiqua 52 à 55 mètres. Je redemandai : Donne-moi le débit ! Bon, 3m<sup>3</sup>... »

Olivier Ravier ne précise pas à qui il s'adresse. À la terre ? Qui lui répond ? Qui se permet-il de tutoyer ainsi ? Qui lui donne les estimations du débit ? Il devance ma question : « Je fais une convention mentale. Ne me demandez pas comment ça se passe. Sachez pourtant qu'il n'y a personne de plus cartésien que moi. Mais, là, dans ce domaine, on sort du rationnel. Personnellement, j'ai appliqué les méthodes indiquées par mon maître. Je me suis rendu à Paris, près de l'Opéra, dans un endroit spécialisé où on achète des baguettes en fibre de verre, parce que, comprenez, les baguettes en noisetier, certes elles sont bonnes conductrices en raison des fourches qui les caractérisent, mais elles ne résistent pas longtemps à l'usage. Dans ce lieu, on trouve aussi des modèles de « rapporteurs », prêts à l'usage, des feuilles qui permettent de projeter les mesures, après avoir fait les demandes. Mais moi, mon rapporteur, il est dans ma tête. Je n'ai pas besoin de feuille. Je sais, tout ça peut paraître surprenant. Ça interpelle. C'est sûr. Les incrédules aux mines goguenardes changent vite d'attitude quand on leur met les baguettes dans les mains, et qu'elles se tordent, et qu'elles impriment des marques dans leurs paumes. Et qu'ensuite, on fore et que l'eau apparaît... C'est vrai que, parfois, les baguettes brûlent la peau. Moi, la pratique me fait mal. Ça me pince les doigts. Ça me fait dresser les poils sur tout le corps. Notez bien que s'il y a peu d'eau, l'effet est moindre. Mais si la présence est forte, je me sens essoufflé. Mais n'allez pas vous imaginer que je suis hors du commun. Non. Je n'ai rien d'exceptionnel. Je suis une personne lambda. J'aurais même préféré avoir le cerveau rempli de notes de musique, mais j'ai ce don que je travaille peu, par manque de temps. Mon maître, lui, il est très fort. Lui, il voit l'eau. Il voit l'endroit même où se trouve l'eau. Notre



*À Jullié, le musicien Bruno-Michel Abati troque la baguette de conducteur d'orchestre pour celle de sourcier, sous le contrôle d'Olivier Ravier*



corps a les capacités de recevoir des énergies qui sont véhiculées à travers les éléments, la matière. Depuis que l'humanité est, les anciens bénéficient de dons, ils trouvent l'eau, creusent des puits. Depuis l'antiquité, certains réagissent, d'autres pas. Venez, vous allez prendre les baguettes. Nous allons mesurer l'eau qui passe sous ce pré. Je vais demander le passage...

## *Suite musicale*

---

Désormais, les six communes, réunies par le pacte de l'Eau et le projet « Ça coule de sources », seront liées à jamais par la musique. Bruno-Michel Abati, enseignant au Conservatoire de Lyon, guitariste, concertiste, compositeur et artiste invité en Haut-Beaujolais, a composé une Suite Beaujolaise, la Bande Originale de cette résidence nomade de l'été 2018. Six tableaux pour une exposition fluide de cette contrée aux harmonies discrètes. Six pièces pour guitare de trois minutes et quelques gouttes : « L'église née des eaux » glorifie Beaujeu ; « La danse des Fadettes » convoque les esprits aquatiques de Poule-les Écharmeaux ; « Les temps de pêche » rappelle les étendues d'eau de Propières ; « Vers l'Atlanterranée » hésite entre les deux versants de Saint-Bonnet-des-Bruyères ; « À la source mystique », annonce les jaillissements du mont Saint-Rigaud à Monsols ; « Sur la route du vieux moulin », accompagne le marcheur vers celui de Jullié. Rares sont les territoires qui peuvent se vanter de posséder une musique composée intentionnellement pour mieux les définir.



*Robert Boulay et Bruno Michel-Abati, musicien, dans les vignes des côtes de Beauverney*

## *Vigne (rapport avec l'eau)*

---

Conversation avec un sage : Robert Briday. Sur la côte de Beauvernay, appellation « Juliéna », devant une « serve », point d'eau, entourés de vignes.

« J'ai travaillé ici sur cette colline. Mon père était viticulteur. À cette époque, nous n'avions pas l'eau au robinet. Cette eau qui nous manquait, il fallait la capter, la conserver, l'utiliser seulement quand on en avait besoin.

Nous sommes à côté d'une « serve » (au cœur des vignes). Ce bassin maçonné était rempli d'eau grâce au captage de petites sources. Cette eau servait aux traitements bien sûr, pas à l'arrosage. Sa construction doit remonter à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au tout début du XX<sup>e</sup>. Imaginez la richesse que procurait cette réserve d'eau qui se trouvait sur le lieu de son utilité. Elle facilitait grandement la lutte contre l'oïdium et le mildiou. Cette serve appartenait sans doute à un propriétaire, mais l'usage voulait que tous y aient accès. Dans cette zone des Chanoriers, un des plus anciens quartiers de Jullié (1574), il y eut longtemps un seul propriétaire et des métayers.

L'eau, il en fallait pour la vigne, mais aussi pour les humains et le bétail. Toutes les maisonnées élevaient deux, trois vaches pour pallier les aléas commerciaux. On comptait sur l'argent du lait et de ses sous-produits. N'oublions pas l'eau pour le cheval, largement mis à contribution pour labourer les vignes. L'eau du puits, potable, était réservée pour les humains. Il fallait la « tirer », la « remonter ». Les efforts nécessaires à son obtention la rendaient plus que précieuse. Les bêtes buvaient à la rivière. On entretenait un trou où elles s'abreuvaient, même en hiver. L'eau, amie, complice, peut bien sûr se révéler dangereuse. L'excès d'eau dans les vignes cause les ravages cryptogamiques. Les orages, fréquents et souvent violents en Beaujolais, arrachent la terre sur leur passage, une terre qui ne se trouve pas en quantité renouvelable. Alors l'homme déploie une grande énergie à tracer des charrois, à creuser des « rèzes », des caniveaux, des traits pour diriger l'eau vers des conduites maçonnées chargées de la guider vers la rivière et, ainsi, éviter les dégâts dans la vigne. Travail de reconstruction permanente. Après les labours, avec des pelles, on redonnait forme à ces « razes » ou « rèzes » : reprendre la terre, la remettre en buttes afin d'obliger l'eau. C'était un travail de galérien. Contrôler la végétation, labourer plusieurs fois, buter la vigne, régler la concurrence entre herbes et vignes. Autrefois, le long de ces butées, poussaient des fraises des bois. Des asperges. Sans parler des arbres fruitiers, familiers dans le paysage, pêchers, cerisiers...

Bien sûr, tout le monde ne bénéficiait pas de serve. Et parfois, en été, la serve était à sec. Alors, on attelait le cheval contraint de tirer une remorque avec un tonneau de cinq cents litres. On descendait à la rivière. Là, on profitait d'un creux pour puiser l'eau à l'aide d'un « chtou » de



cinq litres, un petit récipient, comme une louche à long manche. Je vous laisse imaginer le nombre de gestes pour remplir un tonneau de 500 litres avec un chtou de 5 litres ! On remontait l'eau dans la vigne pour sulfater le lendemain.

Si l'on veut discourir sur l'importance de l'eau dans ce paysage de vignes, il faut aussi faire parler la rivière. C'est elle qui a fourni la plupart des pierres de construction des maisons. Il n'existait pas de carrière proche, alors les habitants allaient se servir dans la rivière. Et on en tirait des pierres, des roches de granite métamorphique de couleurs bleu ou rouge, selon qu'elles avaient été flammées par une lave qui les avait chauffées sans faire éruption.

Aujourd'hui, en contemplant ce paysage harmonieux, de vignes et de maisons en pierre, je n'exprime pas de nostalgie, surtout pas celle du travail six jours sur sept, douze heures par jour. Je regrette peut-être une époque de plus grand bon sens. Les gens des générations antérieures étaient crépis de bon sens. Ils avaient le souci de transmettre les sols comme eux les avaient reçus. Je suis admiratif de cette exigence de transmission qui semble s'être évaporée, aujourd'hui, partie on ne sait où. Le bon sens commence par l'entretien des sols. J'ai confiance dans les jeunes qui arrivent sur le terrain à présent. Ils ont plus conscience que nous de l'urgence de la préservation des sols et de la nature. Nous, nous étions crépis de modernité. Nous avons été endoctrinés par les vendeurs de chimie qui nous disaient avoir la maîtrise des produits qu'ils nous refilaient, qui nous demandaient de leur faire confiance. Qui nous affirmaient que sans chimie, ce serait la famine. Mais qu'avec la chimie, on pourrait nourrir la planète. Faux. Ce discours a failli nous priver d'avenir. Respecter les sols et les végétaux est notre seul avenir. J'ai confiance en cette jeunesse qui instaure de nouveaux contrats avec la nature ».

*Paysages de maisons de pierre et de vigne.*







*La caravane de l'eau, avant de s'élancer,  
a d'abord reposé auprès de Bacchus, sur la place du caveau de Beaujeu*

# ***Bruno-Michel Abati** (musicien résident)*

---



*Photo © Viviane Lièvre*

Bruno-Michel Abati est né le 5 octobre 1964 à Dakar, au Sénégal, d'un père martiniquais et d'une mère capverdienne. Il découvre la guitare classique à l'âge de 19 ans et débute ses études à Nîmes auprès de Guy-Jean Maggio. Il entre ensuite au Conservatoire de Marseille dans la classe de René Bartoli et obtient après trois ans d'études un 1er Prix (Médaille d'Or) à l'unanimité du jury. Il continue ses études à l'Institut Musical de Paris avec Roland Dyens et y obtient successivement un Diplôme d'Exécution puis de Supérieur. Au-delà du savoir-faire guitaristique, ce dernier lui prodiguera de précieux conseils en matière de compositions et sur les musiques populaires brésiliennes.

Le compositeur autodidacte naissant qu'il est, mettra en application ses conseils d'abord avec le Quatuor Musyriade, composé d'une flûte, d'une contrebasse, de percussions et d'une guitare avec lequel il tournera pendant une quinzaine d'années et produira trois enregistrements, puis avec son projet plus récent de Samba Français associant langue française et musiques brésiliennes avec la sortie d'un album éponyme.

Il fut longtemps professeur de guitare classique au Conservatoire de Lyon où il mena de nombreux projets, dont le plus marquant fût l'écriture (musique et livret) pour les élèves de son établissement, d'une comédie musicale, Luménia, qui a été jouée en mars 2017. Il enseigne aujourd'hui à l'École de Musique de Villeurbanne.

Site internet : [www.brunomichelabati.eu](http://www.brunomichelabati.eu)



# Jean-Yves Loude (écrivain résident)

---



Photo © Viviane Lièvre

Jean-Yves Loude est né à Lyon, sur une presqu'île, entre les bras de deux fleuves qui se rejoignent pour filer vers la mer. À l'âge adolescent où les garçons rêvent de fureurs automobiles, il ne pense qu'à voyager, à découvrir le monde. C'est en lisant Alexandra David-Neel, Kipling, Kessel, Jules Verne et Tintin qu'il veut à son tour devenir explorateur. Il quitte l'Europe à vingt ans pour l'Inde, le Népal, le Pakistan, l'Afghanistan, l'Iran. Son premier grand voyage. Depuis, il ne cesse, avec sa compagne Viviane Lièvre, ethnologue et photographe, de parcourir les continents à la recherche de l'humain, et d'écrire sur les richesses des cultures, sur l'imaginaire des peuples. Il a vécu deux ans chez les Kalash, montagnards polythéistes de l'Himalaya au Pakistan, a fait plusieurs fois le tour du Cap-Vert, récolté des musiques créoles, escaladé la montagne de Tintin au Tibet, gravi le mont Cameroun et la forteresse de la princesse Antinéa au Sahara. Il a enquêté au Mali sur un roi mandingue disparu en mer, à Tombouctou derrière les façades de la ville secrète, ou à Lisbonne sur la mémoire occultée d'une présence africaine vieille de cinq siècles au bord du Tage. On a signalé son passage à Montréal, le temps d'une sonate littéraire en automne. Il a reçu la mission d'évaluer le mythe de la fondation de Brasilia. Il récolta l'identité des îles cacao du Milieu du Monde, en plein golfe de Guinée, à São Tomé et Príncipe. Il entreprit un voyage en bus de 5000 km, de Rio à l'Amazonie, pour rendre hommage au rôle essentiel joué par les Afro-descendants dans la construction de l'identité du Brésil. En Haïti, il repéra les Princes des Fatras qui transforment les déchets en œuvres d'art. Dernièrement, il filait en cargo pour les Açores...

Chaque fois, il revient avec bonheur en Beaujolais, terre de ses ancêtres, pour écrire un livre rapporté du lointain, destiné aux adultes ou aux jeunes lecteurs, afin de partager avec eux ses expériences essentielles et sa confiance dans la part créative de l'Homme.

## PUBLICATIONS RÉCENTES :

« Fêtes himalayennes. Les derniers Kalash » Bande Dessinée catalogue de l'exposition du même nom au Musée des Confluences (Musée des Confluences/Boîte à Bulles 2018) – « Le chamanisme des Kalash du Pakistan » (réédition PUL 2018) – « Un cargo pour les Açores » (Actes Sud 2018) – « Princes des Fatras » (Belin 2015) – « Lisbonne dans la ville noire » (Babel Actes Sud 2014) - « Pépites Brésiliennes » (Actes Sud 2013) – « Les poissons viennent de la forêt » (Belin 2012) – « Voyage avec mes ânes en Côte Roannaise » (JP Huguet 2011) - « Le voyage de l'empereur Kankou Moussa » (Sorbier/Le Seuil 2010) – « Coup de théâtre à São Tomé » (Actes Sud 2007 – Prix RFI 2008)...



# *Philippe Prudent (réalisateur résident)*

---



## RÉALISATEUR INDÉPENDANT

Auteur réalisateur, monteur, opérateur de prises de vues, preneur de sons.

« C'est parce que je suis curieux de nature et passionné par l'image que j'ai choisi de devenir réalisateur de documentaires. Depuis une dizaine d'années, une caméra à l'épaule, je sillonne la planète à la recherche de peuples dont j'aime à raconter l'histoire, la culture, le rapport au monde. Selon moi, la multiplication des médias et sa précipitation provoquent aujourd'hui une information sans suffisamment de distance. C'est la raison pour laquelle je fais du temps de la rencontre, de la réflexion et de l'étude une priorité, en donnant la parole à ceux que l'on a oublié. Fort de ces valeurs, j'ai intégré en 2014 le Conservatoire Audiovisuel sur les Peuples pour participer activement à la programmation de conférences sur le territoire français et finalement créer en 2018, le circuit de projections/débats : Document-Terre ».

## FILMS RÉCENTS

*FRANCE-BEAUJOLAIS* Auteur-réalisateur du documentaire unitaire de 52' « Retour aux sources » (2019)

*MAROC* - Auteur-réalisateur du documentaire unitaire de 52' « Figui, seule face au désert » (2018)

*TANZANIE* - Auteur-Réalisateur du documentaire unitaire de 52' « Zanzibar au féminin » (2018)

*MADAGASCAR* - Auteur-Réalisateur du documentaire unitaire de 52' « RANOMAMY, une eau malgache » (2017) *MAGHREB/*

*MACHREK*- Co-Auteur-réalisateur du documentaire unitaire de 52' « Femmes d'avenir en Méditerranée » (2016)

*CONGO* - Auteur-réalisateur du documentaire unitaire de 52' « Les deux mondes des pygmées » (2012)

*KIRGHIZSTAN* - Auteur-réalisateur du documentaire unitaire de 52' « AT CHABYSH, le rendez-vous des cimes » (2012)

Auteur-Réalisateur de 10X6' pour la collection « Que sera demain ? L'eau » Diffuseurs : TV5monde, Télévision Suisse Romande, UshuaïaTV. (2009-2010)



## LES ACTEURS

### L'IMPLICATION DES MAIRES

Les maires : **Sylvain Sotton** pour Beaujeu, **Joëlle Couleur** pour Poule-les-Écharmeaux, **Christian Gilgenkrantz** pour Propières, **Martine Cartillier** pour Saint-Bonnet-des-Bruyères, **René Thevenon** pour Monsols, **Jérémy Thien** pour Jullié.

### 16 COMMUNES

Le CCAB a 16 communes partenaires ; pour le projet Ça coule de source, 6 d'entre elles étaient concernées : Beaujeu, Poule-Les Echarmeaux, Propières, Monsols, Saint-Bonnet-des-Bruyères et Jullié, situées sur le Haut-Beaujolais.

Le CCAB et ses partenaires institutionnels : le département du Rhône, la région auvergne Rhône-Alpes, la DRAC Auvergne Rhône-Alpes.

### LES PARTENAIRES DE ÇA COULE DE SOURCE

- Le DAV - Développement des Arts Vivants en Massif Central (FEDER)
- Derrière le hublot (centre culturel de projets de territoire)
- La Communauté de Communes Saône Beaujolais
- Fondation Terre d'Initiatives Solidaires (groupe Suez)

### DES PARTENAIRES SOUTIENS

- UNESCO Global Geopark du Beaujolais
- L'agence Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant

### LES ÉQUIPES MUNICIPALES

**Martine Dumoulin** et **Jean-Noël Aïlloud** pour Beaujeu, **Anne Fimbel** et **Colette Flèche** pour Poule-les-Écharmeaux, **Andrée Tillet** et **Marguerite Vouillon** pour Saint-Bonnet-des-Bruyères, **Noëlle Vacher**, **Roger Descaillot** et **Carlos Carneiro** pour Monsols, **Viviane Loup-Forest**, **Brigitte Hervé**, **Jean-Luc Bazin** pour Jullié.

### NOS RÉFÉRENTS DANS CHACUNE DES SIX COMMUNES

BEAUJEU : Marie Thérèse Garcia

Poule-les-Écharmeaux : Anne Fimbel

PROPIÈRES : Monique Velay

SAINT-BONNET-DES-BRUYÈRES : Michel Jambon

MONSOLS : Daniel Large

JULLIÉ : Viviane Loup-Forest

#### TOUTES LES PERSONNES QUI NOUS ONT DONNÉ LEURS TÉMOIGNAGES MAGNIFIQUES

En exemple à Jullié M. Robert Briday ou Mmes Ravier et Faillant et tant d'autres.

#### TOUS LES ENFANTS, LES ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES, LEURS DIRECTEURS ET LEURS ENSEIGNANTS

Écoles publiques de Beaujeu, Jullié, Propières et Saint-Bonnet-des-Bruyères, école publique et collège du Mont Saint-Rigaud de Monsols, école publique et école Saint-Martin de Poule-les-Écharmeaux.

#### LES ÉQUIPES DES SOUS DES ÉCOLES POUR LA COLLATION DU SOIR.

#### LES ARTISANS ET OUVRIERS QUI ONT TRAVAILLÉ À L'ÉLABORATION DES SUPPORTS ET À LA MISE EN PLACE DES ŒUVRES D'ART PÉRENNES.

#### LES ARTISTES DES ŒUVRES D'ARTS

**Vilma Alberola** pour Beaujeu, **Bruno Rosier** pour Poule – Les Echarmeaux, **Hervé Brisot** pour Propières, **Numa Droz** pour Saint-Bonnet-des-Bruyères, **Geneviève Garcia Gallo** pour Monsols et **Némo** pour Jullié.

#### LES ARTISTES QUI SONT VENUS JOUER PENDANT LES VEILLÉES

**Le théâtre des Mots**, la compagnie **Les oiseaux d'Arès**, **Sylvie Sédillot**, **Stéphane Crucciani**, **Cyril Devès**, **Carole Genetier** et **Emilie Durmarque (CCAB)** qui ont dirigé les ateliers théâtre en milieu scolaire.

#### MERCI POUR LEUR PRÉCIEUSE COLLABORATION

**VHB** - Vivre en Haut-Beaujolais, **Le comité bien vieillir**, **le Patrimoine en Haut Sornin**, **le Conservatoire d'Espaces Naturels Rhône-Alpes**, l'association des **Amis du Site de la Roche**, l'association des **Amis de la Nature du Haut-Beaujolais**, la **médiathèque de Beaujeu – réseau Le SingulierS**, **La Maison du Terroir Beaujolais**, **L'Eau Vive Villefranche**, **Panasonic**.

#### L'ÉQUIPE DE LA CARAVANE DE L'EAU ET DU JEU QUIZ (BÉNÉVOLES DU CCAB)

**Denis et Béatrice Homiridis**, **Annie Josse**, **Giovanni Pellegrin**, **Josiane Passelègue**, **Marie Chambard**, **Marie-Thérèse Garcia**, **Nicole Berger**, **Suzanne Ceyzériat**, **Taoufik Bensassi**, et **Jean-Pierre Pujkis**.

#### PRÉSENCE À LA CARAVANE DE L'EAU

La correspondante de presse et par ailleurs amie du projet **Christine Gesse**.

#### NOS TROIS ARTISTES EN RÉSIDENCE

**Jean-Yves Loude**, **Bruno-Michel Abati** et **Philippe Prudent**

#### L'ÉQUIPE DU CCAB

**Chantal Bertrand** - présidente, **Philippe Chambon** - directeur, **Carole Genetier** - directrice artistique, **Blandine Caporale** et **Vanessa Nowicki** - administration, **Emmanuelle Zabé** – communication et relations presse, **Mégane Maillet** - relations avec les publics, **Emilie Durmarque** - éducation artistique, **Valérie Dechuet-Courte** – accueil et secrétariat.

#### LES RÉGISSEURS DU CCAB

**Guillaume Servage** et **Rémy Ravel**.

**UNE PENSÉE PARTICULIÈRE** à Yves Pignard, parti à la retraite à l'issue de la première escale de la caravane de l'eau à Beaujeu, où l'histoire du Centre Culturel Associatif Beaujolais a commencé en 1977.

**UNE PENSÉE** également à Florent Sanlaville - technicien, Brigitte Bourbon - administratrice et Emmanuelle Blanchet - communication et relations presse.





## TABLE DES MATIÈRES

|                                                          |       |
|----------------------------------------------------------|-------|
| À LA SOURCE DU PROJET.....                               | p.6   |
| BEAUJEU.....                                             | p.8   |
| POULE-LES-ÉCARMEAUX.....                                 | p.27  |
| PROPIÈRES.....                                           | p.45  |
| SAINT-BONNET-DES –BRUYÈRES.....                          | p.57  |
| MONSOLS.....                                             | p.65  |
| JULLIÉ.....                                              | p.83  |
| NOTES BIOGRAPHIQUES DES TROIS ARTISTES EN RÉSIDENCE..... | p.97  |
| ÇA COULE DE SOURCE – LE GÉNÉRIQUE.....                   | p.100 |



